

CHARLEY BRINDLEY

Le dernier siège
sur l'Hindenburg



Charley Brindley

Le Dernier Siège

Sur L'Hindenburg

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=59142274

Le dernier siège sur l'Hindenburg:

ISBN 9788835411352

Аннотация

Un numéro de téléphone mal composé amène Donovan à la porte d'entrée de Sandia. Il pensait qu'il devait enseigner le Braille à une personne aveugle, alors qu'elle pensait qu'il était un avocat spécialisé en invalidité.

Un numéro de téléphone mal composé amène Donovan à la porte d'entrée de Sandia. Il pensait qu'il devait enseigner le Braille à une personne aveugle, alors qu'elle pensait qu'il était un avocat spécialisé en invalidité. Lorsque Donovan apprend les circonstances terribles de Sandia et de son grand-père, la leçon de braille est oubliée et il se lance dans une mission pour aider Sandia à résoudre les nombreux dilemmes qui menacent de la submerger.

Содержание

Chapitre premier	10
Chapitre deux	19
Chapitre trois	30
Chapitre quatre	37
Chapitre 5	46
Chapitre six	57
Chapitre sept	63
Chapitre huit	69
Chapitre neuf	77
Chapitre dix	86
Chapitre onze	92
Конец ознакомительного фрагмента.	101

Charley Brindley

Le dernier siège sur l`Hindenburg

Le dernier siège sur le Hindenburg

par

Charley Brindley

charleybrindley@yahoo.com
www.charleybrindley.com

Couverture avant et arrière

2019 by Charley Brindley tous droits réservés

Traduit par

Ilyasse Kourriche

© 2019 by Charley Brindley tous droits réservés

Imprimé aux États-Unis d'Amérique
Première édition mars 2019

Ce livre est consacré à

Rhett House

**Quelques-uns des livres de
Charley Brindley ont été traduits :**

Italien

Espagnol

Portugais

Français et

Russe

Autres livres de Charley Brindley

1. Le puits d'Oxana

2. La dernière mission de la septième cavalerie
 3. Livre premier du Raji : Octavia Pompeii
 4. Livre deux de Raji : L'Académie
 5. Le livre 3 de Raji : Dire Kawa
 6. Livre quatre de Raji : La maison du vent d'ouest
 7. La fille éléphant d'Hannibal, premier livre
 8. La fille éléphant d'Hannibal, livre deux
 9. Cian
 10. Ariion XXIII
 11. Libellule contre monarque : Premier livre
 12. Libellule contre monarque : Premier livre
 13. La mer de la Tranquillité 2.0 Livre un : l'exploration
 14. La mer de la tranquillité 2.0 Livre deux : l'invasion
 15. La mer de la Tranquillité 2.0 Livre trois
 16. La mer de la Tranquillité 2.0 Livre quatre
 17. Le Bâton de Dieu, premier livre
 18. Mer de douleurs, livre deux du Bâton de Dieu
 19. Ne pas réanimer
 20. Henry IX
 21. La pépinière de Qubit
- Bientôt disponible
22. Libellule contre monarque : Troisième livre
 23. Le voyage en Valdacia
 24. Les eaux stagnantes sont profondes
 25. Mme Machiavelli
 26. Ariion XXIX

27. La dernière mission du Septième Livre de Cavalerie 2

28. La fille éléphant d'Hannibal, livre trois

Voir la fin de ce livre pour plus de détails sur les autres

Chapitre premier

Calendrier : Aujourd'hui, dans un petit pays d'Asie centrale

Elle a roulé de sa couchette et a fait face à la porte, sentant le ciment glacé sous ses pieds nus. "Cinq...quatre..." chuchota-t-elle, "trois...deux un."

La porte s'est ouverte et elle est sortie. "Bonjour, Lurch." Le garde a grogné.

C'est tout ce qu'elle a obtenu de lui. Elle ne connaissait pas son nom, mais elle pensait qu'il ressemblait à "Lurch" de la famille Addams ; grand, costaud, tête de guêpe, les yeux dans les orbites.

Lorsque la lourde porte s'est refermée, Lurch est parti dans les escaliers. Elle a suivi quelques pas derrière.

Le garde portait un uniforme de grenadier bleu et rouge à l'ancienne. Avec des poignets effilochés et un col en lambeaux, il avait besoin d'un bon lavage et d'un peu de raccommodage.

Dans la cage d'escalier, ils ont descendu trois étages et sont sortis dans la cour d'exercice. Elle était déserte, comme toujours, pendant son tour à 10 heures. Elle ne savait pas pourquoi elle était vide d'autres détenus. Était-ce pour sa sécurité. ou la leur ?

La serrure s'est enclenchée derrière elle, puis elle a fermé les yeux, levé le visage et respiré profondément, comme si elle respirait un soleil chaud. Après vingt-trois heures d'enfermement dans sa misérable cellule, elle ressentait comme le premier

souffle du printemps.

Après un moment de calme, elle a ouvert les yeux. Une traînée de condensation s'étendait au-dessus de sa tête comme une marque de craie parfaite sur le ciel bleu.

Un avion de ligne, qui vole si haut que je n'entends même pas les moteurs à réaction. Remplis d'ivrognes heureux, allant sur une plage exotique. Des centaines de personnes sans aucun soin. Si haut qu'ils ne peuvent pas voir cette hideuse cage de pierre et d'acier, encore moins une tache de femme emprisonnée à l'intérieur.

Elle soupira, tourna à droite et marcha d'un pas rapide sur le côté du bâtiment.

Lorsqu'elle a atteint un mur, elle s'est dirigée vers sa gauche et a marché quelques mètres. Là, elle s'est agenouillée pour ramasser une pierre qui reposait au pied du mur. Il s'agissait d'un rocher de rivière de la taille d'une meute de chameaux. Elle était lisse et arrondie, avec une petite section sur le côté qui s'écaillait en une arête. La dissimulant dans sa main, elle continua jusqu'au mur extérieur, s'élevant à quatorze pieds au-dessus de sa tête. Elle s'arrêta et leva les yeux à quatorze pieds du fil de rasoir qui s'enroulait en spirale le long du sommet. Il était tendu sur une double rangée de verre cassé – des restes verts et bruns de bouteilles de vin cassées par les ouvriers disparus depuis longtemps. Encastrés dans le monticule de mortier, les tessons déchiquetés capturaient la lumière du matin et la tailladaient en mille diamants gelés.

Même si elle avait un moyen d'escalader le mur, il lui serait impossible de se faufiler à travers le fil de rasoir et sur du verre brisé. Avec une paire de coupe-fils robustes, elle pourrait couper le fil et utiliser les coupe-fils pour racler le verre brisé. Mais de minuscules pointes de verre resteraient accrochées au mortier. Peut-être une couverture épaisse à étaler sur le verre... mais elle n'avait pas ça non plus. Même si elle était montée sur le mur, alors quoi ? Une chute de 3 mètres de l'autre côté, peut-être plus. Peut-être beaucoup plus. Elle savait que l'endroit était construit à flanc de montagne, parce que des pics enneigés s'élevaient derrière la structure de granit gris. Une falaise abrupte pourrait même se trouver sous le mur.

Elle a fait un pas en avant, puis s'est tournée vers le mur. Elle a regardé la rangée de X pendant un moment. En utilisant le bord de sa pierre, elle a gratté un nouveau X à la fin de la ligne. Elle savait qu'il compléterait le X quand il sortirait dans l'après-midi.

Elle avait décidé depuis longtemps que si jamais deux X d'affilée restaient inachevés et que l'étincelle disparaissait de sa fenêtre, elle mettrait fin à sa vie.

Ce serait assez facile. Arrêtez de manger. Jetez la nourriture dans la commode. Les geôliers ne le sauraient jamais jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour la sauver de la famine.

Ou elle pourrait attaquer Lurch au moment de l'exercice, le forçant à ouvrir le feu.

Une fin rapide pourrait être préférable à dix jours de famine. Si elle essayait de s'affamer, ils pourraient transporter

son corps inconscient à l'infirmerie et la réanimer avec une alimentation par intraveineuse. Non. Il vaut mieux laisser Lurch l'abattre avec sa Kalachnikov.

Elle a compté les X ; dix-neuf. La rangée du dessus en avait vingt, et celle du dessus aussi. Elle s'est reculée et a regardé les rangées et les rangées de X. Les X de la partie gauche du mur avaient commencé à s'effacer.

Trois mille sept cent dix-neuf X. Un pour chaque jour de leur captivité.

Elle faisait face au bâtiment. En levant les yeux, elle a vu le troisième étage ; son étage.

Puis plus loin, au sixième étage ; son étage. Elle a compté les fenêtres grillagées à droite...

sept... huit... neuf. Là. Sa fenêtre. Elle regardait attentivement. Puis elle l'a vu – un rapide éclat de lumière. Elle ne savait pas comment il faisait, mais même par temps nuageux, il lui donnait ce signal subtil. Ce n'était pas grand-chose, juste une courte étincelle, mais toute son existence était centrée sur ce moment, cette fraction de seconde sur les milliers qui, chaque jour, lui disaient à la fois qu'il était toujours en vie, qu'il l'aimait et que, d'une manière ou d'une autre, ils allaient traverser cette épreuve ensemble.

Elle a levé la pierre à ses lèvres, en gardant les yeux sur la fenêtre, sachant qu'il regardait, tout comme elle l'avait regardé l'après-midi quand il avait accompli le même rituel.

Elle n'a pas osé faire d'autre signe que de toucher la pierre

à ses lèvres, de peur que quelqu'un ne la voie et ne sache qu'ils communiquent.

Il y avait beaucoup plus de prisonniers. Combien, elle ne le savait pas, mais elle a senti des centaines d'yeux sur elle. C'étaient tous des hommes, sauf un. Au moins, elle aimait à penser qu'une autre femme se trouvait quelque part dans cette immense et terrible prison connue sous le nom de Kauen Bogdanovka. Il y avait quelque chose de troublant dans le fait d'être une femme seule avec des centaines d'hommes, même en isolement.

Seuls elle et son mari utilisaient ce jardin particulier. Deux cours plus grandes se trouvaient à gauche et à droite, où les autres prisonniers étaient envoyés en groupes. Elle ne pouvait pas les voir, mais elle entendait leurs cris lorsqu'ils faisaient du sport ou se battaient entre eux.

Elle ne savait pas pourquoi ils étaient isolés. Peut-être étaient-ils trop précieux pour être exposés à la violence des autres prisonniers. Elle ne se sentait certainement pas utile.

Les cellules étaient en retrait et maintenues dans l'obscurité pendant la journée, de sorte qu'elle ne pouvait pas voir à l'intérieur depuis la cour d'exercice.

Je tuerais pour une conversation de cinq minutes avec une femme – ou avec Lurch, d'ailleurs – même s'il ne parle pas anglais, ce qui n'est probablement pas le cas. Peut-être que sa langue est le turc ou le russe.

Elle marchait le long du mur extérieur jusqu'à ce qu'elle atteigne la fin. En tournant à gauche, elle a marché jusqu'au

bâtiment, où elle a tourné à nouveau à gauche et a passé la porte. Elle a encore tourné à gauche pour faire quelques pas. Là, elle a replacé la pierre à sa place.

Son T-shirt usé, avec son image rouge délavée de Che Guevara, n'avait pas de manches, mais elle a fait un mouvement de remontée d'une vraie manche. Elle a répété le même geste excentrique sur son autre bras, comme si elle se préparait à s'occuper.

Elle a fait un demi-pas sur sa gauche, puis en suivant son chemin précédent, elle s'est avancée, un demi-pas à l'intérieur de son dernier chemin. Elle a fait le tour de la cour d'exercice et est revenue à la pierre de la rivière, a fait un pas de côté, puis a continué à contourner le périmètre rétréci jusqu'à ce qu'elle atteigne le centre exact de la cour. Là, elle a fait face à la porte métallique grise, à vingt pieds de distance. Après avoir jeté un rapide coup d'oeil au sixième étage, elle s'est dirigée vers la porte. Comme sur un signal, elle s'est ouverte.

* * * * *

De retour dans sa cellule, elle se tenait près du pied de sa couchette, le dos au mur. Elle regardait attentivement le mur opposé.

Il avait fallu quatre mois pour apprendre le truc. Il y a des années, à dix-sept ans, elle avait regardé des danseurs de rue de New York exécuter la même routine, elle savait donc que

c'était possible. Elle savait donc que c'était possible. Il fallait de la concentration, de la vitesse et de la force dans le bas des jambes. Les premières fois qu'elle a essayé, elle est tombée violemment sur le béton, se faisant des bleus aux coudes et aux épaules.

Elle s'est concentrée sur les deux éraflures du mur, puis s'est accroupie et a sprinté vers elles. Elle s'est relevée et a posé son pied gauche sur la première éraflure, à deux pieds et demi au-dessus du sol. Sur son élan, elle a amené son pied droit jusqu'à la deuxième éraflure et a poussé. Elle s'est retournée en l'air et, les bras tendus, elle a atterri sur ses pieds, face au mur où les deux éraflures portaient l'empreinte poussiéreuse de ses pieds nus. Elle s'est inclinée et a fait des pirouettes pour son public invisible.

En reculant, elle se tenait au mur près de son lit. Après une profonde respiration, elle a couru de nouveau vers le mur opposé.

C'était une cascade ridicule, elle le savait, mais ce n'était qu'une des nombreuses routines inutiles qu'elle exécutait chaque jour. Elle devait remplir son temps avec de l'activité, n'importe quelle activité, sinon le silence et l'isolement la rendraient folle.

Après trois autres ascensions de mur, elle est tombée au sol pour effectuer des pompes à une main.

Cet exercice, lui aussi, avait mis des mois à se perfectionner. Lors de leur première incarcération, elle et son mari étaient en bonne condition physique ; ils devaient être dans leur ligne de travail.

Elle avait été capable de faire quarante pompes standard avant

d'être emprisonnée. Au bout de quatre mois, elle en avait fait jusqu'à soixante-dix. Elle a alors décidé de les faire d'une seule main. Au début, elle ne pouvait même pas en faire une seule, mais elle a fini par pouvoir se soutenir avec sa main droite. Maintenant, avec une main derrière le dos, elle peut faire vingt pompes d'une main en moins de quarante-cinq secondes.

Après les pompes, elle est allée au lavabo pour se laver le visage. Une commode se trouvait à côté de l'évier, et un miroir en métal poli au-dessus. Le métal n'offrait pas un très bon reflet, mais il était suffisant pour lui broser les cheveux.

Elle a ramené ses cheveux auburn sur une épaule. Elle voulait les couper correctement, mais ils ne lui permettaient pas d'utiliser des objets pointus. Cependant, elle avait appris à arracher ses cheveux en frottant les mèches contre les barreaux rouillés de sa fenêtre.

Elle a gardé les cheveux qu'elle avait ainsi coupés et a tressé les cheveux en haillons en une longue mèche. Peut-être qu'un jour, elle passerait la petite corde autour du cou de Lurch et l'étranglerait.

Souriante, elle s'est séchée le visage avec la seule serviette qu'elle avait et l'a accrochée à un piquet dans le mur.

À la fenêtre, elle a plié les bras et a regardé fixement le ciel d'automne bleu persan, où un vol de cumulus ondulants flottait au vent d'ouest.

Sa fenêtre n'avait pas de verre, seulement sept barres d'acier rouillées. En été, la fenêtre permettait une légère brise, mais en

hiver, le vent froid du nord sifflait à travers les barreaux.

Pendant les mois froids, ses geôliers lui ont fourni deux couvertures en laine brute.

Elle en accrochait une au-dessus des barreaux pour bloquer le vent et la neige. Elle étendait la seconde sur sa fine couverture de mousseline.

Elle s'est retournée et a fait un pas vers le centre de sa cellule. Elle a ralenti sa respiration, s'est tournée vers la porte rivetée et a commencé un exercice de tai-chi au ralenti appelé "Stomping the Tiger's Tail". ”

Trente minutes plus tard, elle est tombée sur sa couchette et a regardé fixement le plafond taché d'eau, où des fissures en zigzag serpentent à travers les ombres nuageuses vers les murs. Elle a distingué des arbres et des montagnes dans les tourbillons aléatoires. Des formes floues et des images fantomatiques se sont transformées en une figure enfantine au visage troublé.

Les souvenirs l'ont submergée, l'accablant de vagues de chagrin.

Elle s'est retournée pour faire face au mur, a serré ses genoux contre sa poitrine et a sangloté.

Chapitre deux

Calendrier : Temps modernes, Philadelphie, États-Unis

Donovan a frappé et a attendu que quelqu'un lui ouvre la porte. Il a passé sa mallette à l'autre main et a jeté un coup d'œil à la maison voisine. Sa mère l'aurait appelé un bungalow. Son porche était presque identique à celui où il se tenait. De l'autre côté de la rue se trouvait une autre maison similaire mais légèrement différente, où une dame âgée, mince avec une bonne posture et des cheveux platine-argent, arrosait ses bégonias pendant qu'elle se mettait à l'ombre pour regarder Donovan.

Construit dans les années 1930, tout ce quartier de Philadelphie était constitué de petites maisons bordant les deux côtés de rues sinueuses où des érables à sucre ombrageaient les trottoirs. Toutes les maisons, sauf celle-ci, étaient propres et bien entretenues, avec des pelouses manucurées.

Il a levé les yeux vers les gouttières délabrées, en secouant la tête.

Comment peut-on laisser les choses s'écrouler ainsi ?

La porte s'est ouverte en grinçant, et une jeune femme est apparue.

Donovan a eu l'impression d'être frappé par une douce brise tropicale soufflant au large des Caraïbes.

Le maquillage et la coiffure ne faisaient aucune différence

pour une femme comme elle. Bien qu'elle ne se soit pas maquillée et que ses cheveux auburn aient été tirés vers l'arrière et fixés par un élastique rouge, sur une échelle qui allait de séduisante à mignonne, jolie, belle, magnifique et éblouissante, elle était au moins magnifique et demi.

Elle a regardé de son visage la carte d'identité accrochée à un cordon.

Il n'avait pas vraiment besoin de sa carte d'identité, mais il la portait pour avoir l'air officiel. Le support en plastique transparent contenait sa photo, avec la mention "PRESS" en caractères gras au-dessus. En dessous de sa photo se trouvaient quelques phrases descriptives en très petits caractères. Il y avait même une bande de code barre sur le côté gauche. Il se disait notamment journaliste free-lance. Un nouveau Canon brillant était rangé dans sa mallette, juste au cas où il en aurait besoin.

Il l'a regardée dans les yeux pendant un moment. "Je... Je..." Sa voix, normalement ferme et sûre d'elle, s'est affaiblie et a craqué. Il a recommencé. "Je suis D-Donovan."

La femme a regardé sa main tendue et s'est écartée, le faisant entrer.

Il pensait que c'était une bonne idée. Cette attitude lui a valu le double de mes honoraires habituels.

Il avait déjà eu affaire à des gens de son espèce avant, arrogants et prétentieux parce qu'elle fait partie des belles personnes.

Dommage.

Dans la pièce de devant, il a regardé autour de lui le mobilier

spartiate.

La femme – elle avait une vingtaine d'années – se tenait devant lui, les bras croisés. "On commence ?" a-t-il demandé.

Elle a fait un signe de tête et s'est dirigée vers un couloir, à sa gauche. Il a haussé les épaules et l'a suivie.

Ils sont arrivés dans une pièce avec une porte ouverte. À l'intérieur, un vieil homme était assis dans un dos d'aile miteux qui semblait venir des années 1930, comme la maison et l'homme lui-même. Il avait quelques poils gris et brillants repoussés sur ses oreilles, et ses yeux étaient de la couleur d'un blue-jean usé. Des bretelles vert pâle sur une chemise blanche à manches longues étaient accrochées à la taille de son pantalon kaki.

Le vieil homme a regardé Donovan marcher sur le côté de la chaise. "Je suis Donovan." Il a offert sa main.

L'homme a fixé la main de Donovan, puis a regardé la jeune femme d'un air interrogateur.

Ne me dites pas qu'il est aussi prétentieux. Qu'est-ce qui ne va pas avec ces gens ?

Il a posé sa mallette sur le sol.

Les yeux de l'homme suivaient ses mouvements. "Il n'est pas aveugle", a dit Donovan à la femme.

Elle a regardé le vieil homme vers lui. "Il n'est pas aveugle." "Vous n'êtes pas aveugle", a dit Donovan.

Elle semblait mystifiée. "Vous n'êtes pas aveugle." "Ok", a dit Donovan, "personne n'est aveugle". "Personne n'est aveugle."

J'ai l'impression de parler à un perroquet. Encore un essai, et

je sors de cet asile de fous.

"Tu m'as appelé", dit-il à la jeune femme. Elle a fait un signe de tête.

"Parce que..."

Elle s'est rendue à un ancien bureau à roulettes, a pris une pile de papiers et les a ramenés. Elle les a tendus à Donovan.

Il les a prises et a jeté un coup d'œil à celle du haut. C'était une copie photostatique décolorée d'un DD-214 de l'U.S. Marine Corps, une décharge militaire. Il y avait "William S. Martin" et son numéro d'unité militaire. Donovan est passé à la page suivante et l'a scannée. Un objet a attiré son attention, Date de naissance : 13 août 1925.

"Wow !" chuchota Donovan. "Monsieur", il a lu le nom en haut de la page : "Martin, quel âge as-tu ?"

M. Martin redresse ses fines épaules et replie ses bras sur sa poitrine. "William S. Martin, soldat de première classe, un huit cinq six neuf quatre huit huit."

"Ceci dit que vous êtes né le treize août dix-neuf vingt-cinq. Cela peut-il être vrai ?"

Le vieil homme fixa Donovan pendant un moment. "William S. Martin, soldat de première classe, un huit cinq six neuf quatre huit huit."

"Oui", a dit Donovan, "le nom, le rang et le numéro de série. J'ai compris. Si cette date de naissance est correcte, vous avez quatre-vingt-treize ans."

M. Martin ne faisait que le fixer du regard.

"Cette décharge est datée du 1er décembre 1945. Vous avez donc servi pendant la Seconde Guerre mondiale ?"

"William S. Martin, soldat de première classe, un huit cinq six neuf quatre huit huit."

Donovan a parlé à la femme. "Pourquoi continue-t-il à donner son nom, son rang et son numéro de série ?"

"Il me fait la même chose. Même quand je lui demande d'avoir un peu faim, il dit ce truc de nom depuis deux semaines ou plus. Rien d'autre à dire."

Donovan a été presque aussi surpris par le discours de la femme que par celui du vieil homme qui répétait sans cesse la même information. Elle parlait un anglais approximatif, mais ce n'était pas comme si sa langue maternelle était une autre langue, car elle n'avait pas d'accent étranger. Il semblait seulement qu'elle ne savait pas comment arranger ses mots correctement.

Donc, elle n'est pas parfaite après tout.

La jeune femme s'est approchée de la pile de papiers, a retourné quelques pages, a sorti une lettre et l'a placée sur le dessus de la pile.

Donovan a lu à haute voix :

Département des affaires des anciens combattants 5000
Woodland Ave
Philadelphie, PA 19144

24 mars 2014

M. William S. Martin 1267, rue Bradley Avondale PA 19311

Cher Monsieur Martin,

Nous avons été informés de votre statut de défunt en date du 4 juin 1988. Par la présente, nous mettons fin au versement de vos indemnités d'invalidité à compter de cette date et demandons le remboursement des indemnités passées, du 5 juin 1988 à la date actuelle, d'un montant de 745 108,54 \$ à verser au ministère des Anciens Combattants.

Si ce montant n'est pas payé immédiatement, nous retiendrons sur votre indemnité d'invalidité mensuelle un montant de 20 780,80 \$ par mois jusqu'à ce que le montant total soit remboursé.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments distingués,

M. Andrew J. Tankers,

Assistante administrative du directeur, Mme Karen Crabtree.
L'AV est au service de ceux qui ont servi notre pays.

Donovan a tourné la lettre pour attraper la lumière d'une fenêtre voisine. Il a louché sur la signature. Oui, la lettre était en fait signée à l'encre, et non préimprimée.

Eh bien, M. Andrew J. Tankers, comment comptez-vous retenir 20 780,80 dollars sur les "indemnités mensuelles qui ne sont plus versées" de M. Martin ? D'autant plus que vous pensez qu'il est mort en 1988 ?

Donovan a regardé la jeune femme. "Ces gens ne lisent jamais les lettres qu'ils signent ?"

Elle a haussé les épaules.

"Que voulez-vous que je fasse ?" demanda Donovan.

"Nous ne pouvons pas obtenir cet argent maintenant pour les deux derniers mois seulement."

"Oui, je vois qu'ils ont arrêté votre... est-ce votre grand-père ?" "Super."

"Ils ont arrêté les paiements de votre arrière-grand-père parce qu'ils pensent qu'il est décédé."

"Il n'est pas passé."

"Je peux le voir, mais une fois qu'un ordinateur du gouvernement pense que vous êtes mort, il est presque impossible de le convaincre du contraire."

"Mais comment faire ?"

"Vous devez prendre Monsieur Martin... avez-vous un fauteuil roulant ?" Elle a secoué la tête.

"Vous devrez prendre un fauteuil roulant et emmener Monsieur Martin... avez-vous une voiture ?"

Elle a secoué la tête.

"Alors vous devrez appeler un taxi et emmener M. Martin aux bureaux de VA, et il pourra leur donner son nom, rang-"

"Où est ce truc de roue ?"

Donovan a jeté un coup d'œil vers la porte. "Ta mère est là ?"

"Pas de mère".

"Ton père ?"

"Les deux sont partis, pas un seul, juste grand-père et Sandia."

"Où est Sandia ?"

Elle a plissé son front. "Je suis ici." "Vous êtes Sandia ?"

Elle a fait un signe de tête. "Avant deux semaines, grand-père faisait telle chose, telle autre, ramenait de la nourriture à la maison, payait pour la lumière, payait pour l'eau, prenait soin de moi aussi. Mais maintenant, je ne peux que m'efforcer de prendre soin de grand-père et de toutes les autres choses sans argent.

Donovan s'est tu pendant un moment. Dans quoi me suis-je fourré cette fois-ci ?

"Pourquoi m'avez-vous appelé ?" "Je te trouve dans le livre jaune." "Laissez-moi voir".

Elle a quitté la pièce et est revenue avec les pages jaunes. Elle a ouvert le livre sur une page avec le coin rabattu. "Voici votre numéro."

Il a regardé l'annonce. "Avocat spécialisé dans les indemnités d'invalidité. Milton S. McGuire. Nous pouvons remédier à vos difficiles désaccords sur le handicap. 555-2116."

"Hmm..." Donovan a pris le livre et en a retourné quelques pages. "Voici mon annonce : 'Traduction en braille pour les aveugles. Donovan O'Fallon. 555-2161.'" Il lui a montré. "Vous

avez transposé les deux derniers chiffres et vous m'avez eu à la place de l'avocat."

Sandia a fixé l'annonce et il a pu voir qu'elle ne comprenait pas ce qui s'était passé. "Je traduis des textes imprimés en braille, et je fais aussi d'autres choses".

Sandia l'a regardé, en lui tenant les yeux pendant un long moment. "Alors tu ne m'aideras pas ?"

La couleur de ses yeux était quelque chose entre le bleu d'un lac alpin et le ciel céruléen par un doux matin d'été.

"Je suis désolé", a dit Donovan. "Il n'y a rien que je puisse faire."

Elle a attendu un peu, comme si elle essayait de comprendre quelque chose. "Très bien alors." Elle a ouvert la voie vers la porte d'entrée.

Sur le porche, il a regardé dans ses yeux troublés pendant un moment. "Au revoir, Sandia."

"Au revoir, Donovan O'Fallon."

Elle s'est retirée, laissant la porte se fermer au ralenti, apparemment de son plein gré, pour finir par une douce éclipse de vision.

Donovan fixa la peinture écaillée et la rouille écaillée où se trouvait son image. Un vague sentiment de perte le tenait en haleine.

Au bout d'un moment, il a commencé à descendre la marche. Une dame travaillait dans son parterre de fleurs à côté.

"Bonjour", dit-il en traversant la cour envahi par la végétation

en direction d'elle.

Elle l'a regardé d'un œil critique et a regardé la maison qu'il venait de quitter. "Salut." "Connaissez-vous les gens qui vivent ici ?"

"Tu veux dire le débile et le vieux schnock ?" "Je ne pense pas qu'elle soit attardée."

"Oh ? Tu lui as parlé ?" "Oui."

"Et vous ne pensez pas qu'il lui manque quelques bâtons pour faire un paquet ?" "Elle a une sorte de trouble de la parole."

"C'est comme ça qu'on l'appelle de nos jours ? Le vieil homme est-il encore en vie ?" "Oui, il va bien."

"Personne ne l'a vu depuis des mois. On pensait qu'il était mort et que l'attardé l'avait mis dans le congélateur." Elle a ri comme une hyène.

Quelqu'un d'autre a ri – un vieil homme qui a surgi de derrière une rangée d'azalées, comme un grizzli dans une boîte. Peut-être était-il le mari de la femme.

"Dans le congélateur !" Il a braillé comme un âne.

Peut-être que quelqu'un devrait vous empailler dans un zoo.

Donovan s'est détourné et est allé à sa voiture. Il a mis en marche le moteur de sa Buick rouge et crème et a mis sa ceinture de sécurité sur ses genoux, en l'enclenchant dans la fente. Il a regardé dans son rétroviseur pour voir deux petites filles sauter sur le trottoir. Elles avaient tracé à la craie des carrés de travers sur le ciment et sautaient maintenant en riant d'excitation. Devant lui, un homme énorme, en sueur, sans chemise et avec un short

trop serré, tond sa pelouse.

Donovan a jeté un coup d'œil à la maison de Sandia, où les hautes herbes ont germé et où les rosiers maigres se sont affaissés sur le sol.

"Zut", chuchota-t-il et il coupa le moteur.

Chapitre trois

Calendrier : 1623 avant J.-C., en mer dans le Pacifique Sud

Akela s'est couché sur le ventre dans le gréement entre les coques de son canot double de cinquante-cinq pieds. Ses doigts écumaient l'eau tout en regardant les vagues du Pacifique Sud.

Deux autres doubles-canoës composent ce convoi de migration. Le second était piloté par Lolani, l'ami d'Akela, tandis que le troisième était commandé par Kalei. Les trois hommes ont été délibérément choisis par les chefs Babatana car ils n'étaient pas liés par le sang. Leurs femmes non plus.

Au fil des générations, les Polynésiens avaient appris que les nouvelles colonies risquaient de disparaître si les adultes étaient étroitement liés les uns aux autres. Ils savaient également qu'un couple célibataire ne pouvait pas produire une population durable. Avec deux ou trois couples, c'était encore douteux, alors ils envoyaient toujours au moins quarante personnes dans un tel voyage, pour garantir le succès d'une nouvelle colonie.

"Tevita", dit Karika à sa fille de cinq ans, "apporte ce kahala à ton papa".

La petite fille ricanait, prenait le poisson fraîchement coupé et se précipitait sur la plate-forme et le long du canoë vers la proue. Elle n'avait pas peur de tomber dans la mer. Et si elle tombait, elle nageait jusqu'à une corde pour se hisser ou cherchait quelqu'un

à qui tendre la main pour la sortir de l'eau.

"Papa", dit Tevita, "j'ai quelque chose pour toi".

"Ah," dit Akela, "comment avez-vous su que j'avais si faim ?"

Il a pris le filet de kahala cru, l'a plongé dans la mer, et l'a déchiré en deux, en donnant la moitié à sa fille.

Ils mâchouillaient en silence en regardant les eaux devant eux.

Akela avait été élu chef de l'expédition en raison de ses compétences en matière de navigation. Il avait déjà fait ses preuves au cours de plusieurs longs voyages.

Les trois pirogues ont été taillées dans des kauris trouvés sur leur île natale de Lauru.

Chaque embarcation transportait deux voiles triangulaires faites de feuilles de pandanus tressées.

Les doubles coques des canoës étaient attachées ensemble par une paire de poutres de 15 pieds recouvertes de planches de teck. Ils transportaient cinquante-quatre adultes et enfants, plus des chiens, des cochons et des poulets, ainsi que des fruits à pain en pot, des noix de coco, du taro, des pommes roses, de la canne à sucre et des pandanus.

En plus des hommes et des animaux, une fregata en cage – un oiseau frégate – était également présente.

Sur l'un des canots, cinq femmes étaient assises, jambes croisées, sous un toit de feuilles de palmier au toit de chaume. Elles discutaient du voyage et de ce que pourrait être leur nouvelle maison en nettoyant le poisson qu'elles avaient pêché.

Le poisson cru leur fournissait non seulement de la nourriture,

mais aussi le liquide dont leur corps avait besoin. Ils utilisaient les têtes et les entrailles comme appâts pour attraper d'autres poissons, et peut-être une savoureuse tortue de mer.

Ils transportaient des hameçons façonnés à partir d'os de chien et des lignes de pêche tissées en coco, les fibres des coques de noix de coco.

Ils complétaient leur régime de poisson cru par de la viande séchée, des fruits à pain, de la noix de coco et du taro.

"Karika", dit Hiwa Lani en coupant un arbre à pain en deux avec son couteau de pierre, "s'il y a des gens sur la nouvelle île, nous aimeront-ils ? Le tranchant écaillé de son couteau en basalte noir était assez aiguisé pour couper l'enveloppe d'une noix de coco ou l'arrière-train d'un porc fraîchement tué.

Karika a jeté un regard sur l'adolescente. "Probablement pas. Toutes les îles sont surpeuplées. Si nous y trouvons des gens, Akela nous échangera contre de la nourriture fraîche et nous guidera vers une autre île."

À l'avant du canoë, Akela a étudié sa carte en forme de bâton, qui ressemblait à un jouet d'enfant ; des lamelles de bois attachées ensemble avec des bouts de fibres pour former un rectangle rugueux. Cependant, il s'agissait en fait d'une carte marine montrant les quatre types de houles océaniques que l'on trouve dans le Pacifique Sud. De minuscules coquillages attachés à la carte marquaient l'emplacement des îles connues.

Grâce à leur connaissance des houles océaniques, des vents saisonniers et de la position des étoiles, les Polynésiens avaient

traversé une grande partie du vaste océan.

Akela a regardé par-dessus son épaule vers Metoa, qui était assis à l'arrière de la coque gauche, tenant sa pagaie dans l'eau. Akela pointa vers le nord-est, légèrement à droite de leur direction actuelle.

Metoa a hoché la tête et a déplacé sa pagaie pour ajuster leur trajectoire.

Les deux autres bateaux, derrière et à gauche et à droite du sillage du canoë de tête, ont changé de cap pour suivre Akela.

"Si la nouvelle île n'est pas surpeuplée", a dit Hiwa Lani, "ils pourraient nous accueillir avec ahima'a."

Karika a tranché la tête d'un vivaneau rouge qui s'est envolé. "Un festin ?" Elle a ri. "Oui, et servez-nous pour le plat principal."

Les autres femmes ont ri aussi, mais pas Hiwa Lani. "Cannibales" ? Comme ces sauvages sur Nuku Hiva ?"

"Peut-être". Karika a éviscéré le vivaneau et a jeté les entrailles dans une demi-courge. "Qui sait quel mal se cache sur certaines de ces îles lointaines."

Hiwa Lani, fruit de l'arbre à pain en tranches. "J'espère que des jeunes hommes amicaux se cachent là."

"Hiwa Lani", dit Karika, "nous avons quatre jeunes célibataires ici sur nos bateaux".

Hiwa Lani a ramené ses longs cheveux noirs sur son épaule nue. "Ils sont tous si immatures. Je préférerais épouser un cannibale."

"Regardez là." Karika a pointé son couteau vers l'ouest, où une ligne de pointes de tonnerre se dessine au-dessus de la mer bleue.

"Eh bien," dit Hiwa Lani, "au moins nous aurons de l'eau fraîche ce soir." Elle s'est levée et a jeté les fruits à pain aux cochons affamés.

"Oui." Karika a jeté un regard vers le grément avant, où son mari et sa fille se trouvaient quelques minutes auparavant. "Je suppose que nous le ferons."

Akela se tenait sur la proue de la coque gauche, se cachant les yeux avec sa main, regardant les orages.

La petite Tevita, à ses côtés, imite son père.

Lors des pluies occasionnelles, les femmes façonnaient le chaume de leur toit en entonnoir pour canaliser l'eau de pluie vers les coques de noix de coco. Lorsqu'elles étaient pleines, elles les bouchaient avec des bouchons en bois et les rangeaient dans le fond des canoës.

Avant le début du voyage, les femmes avaient percé un trou dans chacune des cinquante noix de coco fraîches, égoutté le liquide à conserver pour la cuisson et placé les noix de coco sur différentes fourmilières. En quelques jours, les fourmis avaient fait leur travail de nettoyage de l'intérieur des noix de coco, laissant des récipients propres et solides pour le stockage de l'eau potable.

Une fois que toutes les noix de coco ont été remplies avec l'eau douce qui s'écoule du toit, les femmes ont fait prendre une douche aux enfants pour rincer le sel de leur corps.

Tevita avait la tâche importante de nourrir et de soigner l'oiseau de la frégate. La grande fregata, comme on l'appelait, avait une envergure de près de sept pieds, et il était l'un des membres les plus importants de l'équipage.

Quand Akela pensait qu'une île pouvait être proche, il relâchait l'oiseau de la frégate, et tout le monde le regardait alors qu'il s'élevait en spirale dans les airs pour s'éloigner en planant vers l'horizon.

L'oiseau frégate ne se pose jamais sur l'eau, parce qu'il n'a pas de pieds palmés et que ses plumes ne sont pas imperméables. S'il ne trouve pas de terre, il retourne aux canoës.

S'il ne revient pas, c'est une bonne nouvelle, car cela signifie qu'une île se trouve à proximité. Akela mettra alors le cap pour suivre la direction que l'oiseau de la frégate avait prise.

* * * * *

Ils avaient observé la ligne des têtes de tonnerre tout l'après-midi et, à la tombée de la nuit, les éclairs illuminaient l'obscurité toutes les quelques secondes, tandis que le tonnerre roulant secouait les trois fragiles embarcations, faisant caqueter et tinter tous les animaux agités.

Akela avait changé de cap vers l'est, essayant de contourner la fin de la ligne de grains, mais la tempête s'est intensifiée et s'est étendue dans cette direction, comme si elle avait anticipé sa tentative de fuite.

Il pouvait tourner et courir devant le vent, mais la tempête les rattrapait.

Ils ont attaché les animaux et ont fixé tout ce qui n'était pas déjà attaché aux planches.

Les enfants se sont blottis les uns contre les autres sur le pont, s'accrochant aux animaux et aux cordes d'arrimage.

Une tempête en mer est toujours effrayante, mais la nuit, elle peut être terrifiante.

Chapitre quatre

Calendrier : 31 janvier 1944. Invasion américaine de l'île de Kwajalein dans le Pacifique Sud

William Martin a jeté un coup d'oeil à son ami. "Tu vas bien, Keesler ?"

Le soldat Keesler a baissé la tête lorsqu'une autre salve japonaise a frappé le flanc de leur bateau Higgins. "Oui, bien sûr, je suis génial."

Martin s'est levé pour regarder par-dessus le bord de la péniche de débarquement.

Une mitrailleuse japonaise s'est ouverte, et quatre balles ont ricoché sur la rambarde en acier du bateau.

"Privé !" Le lieutenant Bradley a crié depuis l'avant de la péniche de débarquement. "Baissez la tête !"

"Oui, monsieur". Martin est tombé à côté de Keesler.

Le barreur du bateau a fait pivoter sa mitrailleuse de calibre 30 pour tirer sur les artilleurs japonais en haut de la plage.

"Il ne reste que cinquante mètres à parcourir, Keesler", a déclaré Martin. "Je vais être malade", a dit Keesler.

"Non. Ressaisis-toi." Il a tapé Keesler sur l'épaule.

"Très bien, les gars !" a crié Bradley. "Vérifiez vos armes, et préparez-vous à atteindre la plage."

Martin a serré sa jugulaire en parlant à Keesler. "Le capitaine

Rosenthal nous a dit que Kwajalein sera un salon de thé comparé à Tarawa."

"Tarawa". Keesler a reniflé. "Les Japs ont massacré nos garçons sur la plage de Betio." "Oui, mais on les a battus, non ?"

"Après avoir perdu seize cents hommes, nous les avons battus. Et combien de temps êtes-vous resté dans cet hôpital néo-zélandais ?"

"Je ne sais pas", a dit Martin, "peut-être six semaines. Mais les médecins m'ont bien soigné."

"Ils auraient dû vous renvoyer aux États-Unis. Quiconque prend une balle dans l'intestin et est touché par des éclats d'obus devrait rentrer chez lui."

"Je ne voulais pas rentrer chez moi. Je me suis porté volontaire pour ça." "Tu es complètement dingue, tu sais..."

"Trente secondes, Marines !" Le lieutenant Bradley a pris son 45. "Préparez-vous à botter des culs de Jap !"

Les trente-six soldats de la quatrième division de marine ont poussé des cris de guerre alors que les péniches de débarquement s'enfonçaient sur la plage et laissaient tomber la rampe avant sur le sable.

Bradley a descendu la rampe en courant, suivi de ses hommes.

Les soldats Martin et Keesler ont pris deux brancards et se sont mis à l'arrière. Leurs brassards blancs avaient des croix rouges cousues dans le tissu, et une croix rouge était peinte sur l'avant et l'arrière de leurs casques. En tant que porteurs de litière, ils étaient considérés comme des non-combattants, mais

ils portaient des pistolets automatiques .45 pour se défendre.

Le temps qu'ils descendent la rampe, trois soldats étaient couchés dans le sable. Ils ont couru vers le premier homme et l'ont renversé. Il était mort.

"Allez !" cria Martin en courant vers le deuxième soldat blessé.

Keesler et lui ont laissé tomber leurs brancards et sont tombés à genoux dans le sable à côté du soldat.

"Lieutenant Bradley !"

Martin n'a pas vu de sang, mais une grosse bosse était visible sur le côté du casque de l'officier. Martin a détaché la jugulaire et retiré le casque avec précaution ; toujours pas de sang. Il a passé ses doigts sur le côté de la tête de Bradley.

Les tirs de fusils ont projeté du sable à deux pieds de distance.

Keesler est tombé à terre, les bras au-dessus de la tête. "Êtes-vous touché ?" a crié Martin.

"Non." Keesler était toujours recroquevillé dans le sable.

Martin s'est retourné vers le lieutenant. "Commotion cérébrale", chuchota-t-il et regarda le troisième homme couché à proximité. Le sang a trempé le devant de sa chemise. Le soldat se contorsionna de douleur et se serra la poitrine. "Keesler, va voir McDermott."

Keesler a regardé McDermott tandis que le reste des Marines avançait sur la plage sous un barrage de tirs de fusils et d'artillerie. Deux autres soldats sont tombés.

"Allez !" a crié Martin.

Keesler a sauté. "Putain de fils de pute !" Il a couru jusqu'à McDermott. "Où..." a déclaré le lieutenant Bradley.

"Du calme, Lieutenant", a dit Martin, "vous avez reçu un coup sur la tête." "Où sont... mes hommes ?" Il a essayé de se lever.

Martin l'a aidé à se mettre en position assise. "Nous vous ramenons à la péniche de débarquement."

"Quoi ? Non !" Les yeux du lieutenant Bradley ont roulé. Il a attrapé la chemise de Martin, l'a manquée et a réessayé. Il a ensuite saisi les revers de Martin à deux mains. "Ne pas partir". Vous comprenez tout ça ?"

"Vous avez une blessure à la tête, monsieur. Je dois vous emmener au bateau de Higgins pour qu'ils vous emmènent voir les médecins sur le bateau."

"Espèce de stupide fils de pute ! Je n'ai pas encore tiré un seul coup de feu. Où est mon quarante-cinq ?"

Martin a vu le pistolet couché dans le sable. Il l'a attrapé, a brossé le sable du canon et l'a mis dans la main tremblante de Bradley.

"Aidez-moi à me lever."

Martin s'est levé et l'a aidé à se relever. "Mon casque".

Martin a récupéré son casque. "Accrochez-vous, monsieur. Laissez-moi voir vos yeux."

Bradley a fixé Martin.

Ses yeux ne roulaient plus, et il semblait pouvoir se concentrer.

"Je vois bien, Private. Si vous teniez votre tête immobile, je

vous verrais encore mieux."

Martin sourit. "Très bien, Lieutenant. Faites-leur en baver."

"J'en ai l'intention". Bradley a mis son casque. "Maintenant, va t'occuper de ces hommes blessés qui ont vraiment besoin de toi."

Bradley a couru pour rattraper ses hommes. Il était déséquilibré et gîtait un peu sur sa gauche, mais il était déterminé à reprendre la bataille.

Martin a pris une civière et s'est précipité vers Keesler, où il scotchait un pansement compressif sur la poitrine de McDermott.

Martin s'est mis à genoux. "Sergent McDermott." "Ouais ?"

"Nous allons vous soulever sur le brancard et vous porter jusqu'au bateau. Êtes-vous prêts ?"

McDermott a fait un signe de tête. "Prends ses pieds, Keesler."

McDermott a crié quand ils l'ont soulevé.

"Ça va aller", a dit Martin en faisant un signe de tête à Keesler.

Ils ont soulevé la civière et ont trotté sur la plage.

Dès qu'ils ont posé McDermott sur le pont du bateau, un membre de la marine a pris la relève et a commencé à nettoyer la blessure à la poitrine de McDermott.

Martin a pris une autre civière et a couru vers la rampe alors que Keesler suivait.

Cinq autres hommes blessés se trouvaient près de la laisse de marée haute. Le premier homme était assis dans le sable, fumant un Lucky Strike. Il avait une blessure par balle au mollet droit.

Pendant que Keesler pansait la blessure, Martin courait vers le suivant ; il avait deux blessures par balle à la poitrine et était déjà mort. Le troisième avait une blessure à la tête, mais il était vivant. Une balle avait atteint le bord intérieur de son casque, avait fait un ricochet à l'intérieur et était ressortie le long de la tempe gauche du soldat, laissant une entaille de 15 cm.

"Quel est ton nom, Soldat ?" Martin le connaissait, mais il voulait que l'homme parle. "Étouffe".

"Bien." Martin a enlevé son casque. "Rang ?" "PFC".

"Équipement" ? Il a pris un pansement roulé dans son sac médical. "Quatrième Marines".

Martin a enroulé le bandage autour de la tête de Smothers. "Tu viens de t'acheter un billet de retour, Smothers."

Alors que Martin nouait les queues du bandage, il a entendu le gémissement caractéristique d'un obus qui arrivait.

Il est tombé sur le corps de Smothers et a enroulé son bras gauche autour de sa tête. Une seconde plus tard, un mortier a explosé à quinze mètres de là.

La commotion cérébrale a secoué le cerveau de Martin, mais il l'a fait s'effondrer. "Étouffe, ça va ?"

"Qu'est-ce que c'était que ça ?"

"Mortier. On doit vous sortir de là. Pouvez-vous marcher ?"
"Je ne sais pas."

Un autre mortier est entré, faisant sauter un cratère dans le sable à trente mètres de là.

Martin se tenait debout, en tirant les Smothers à ses pieds.

"Appuyez-vous sur moi.

Tout est en descente à partir d'ici."

Derrière eux, et au-delà de la plage, plusieurs mitrailleuses se sont ouvertes. Les mortiers et l'artillerie japonais ont bombardé les Américains alors qu'ils se dirigeaient vers le centre de l'île. Des nuages noirs et gras s'élevaient au-dessus du champ de bataille comme la fumée d'une centaine de puits de pétrole en feu.

Ils étaient à mi-chemin de la plage lorsque trois avions de chasse Hellcat sont arrivés en rugissant de la mer, à seulement trente pieds au-dessus des vagues.

Martin et Smothers s'esquivent alors que les avions crient au-dessus. Ils ont secoué la tête pour regarder les chasseurs s'arrêter à la cime des arbres et se mettre en formation pour plonger sur les chars et les nids de mitrailleuses japonais, ouvrant le feu avec leurs canons de 20 mm.

Quand ils sont arrivés au bateau, Martin a aidé le soldat Smothers à s'asseoir à l'arrière, puis a couru sur la plage pour aider Keesler à porter l'homme blessé à la jambe.

A l'intérieur du bateau, ils ont pris une autre civière et se sont dépêchés de remonter sur la plage.

Les médecins des autres bateaux ont travaillé sur les blessés près de la limite des arbres.

"Allez, Keesler", a dit Martin, "nous devons rattraper notre

unité."

En haut de la plage, ils ont sauté par-dessus un palmier en feu et ont couru au son des coups de feu. Ils ont évité les cratères d'obus et se sont dépêchés de rattraper les Quatrièmes Marines.

A vingt mètres de la plage, ils ont trouvé un soldat allongé face contre terre derrière un palmier tombé.

Martin a laissé tomber la civière et s'est agenouillé pour retourner l'homme. Son bras gauche a été gravement touché et le côté de son visage était ensanglanté. Quatre grenades à main étaient suspendues aux sangles de sa poitrine.

Un sac à dos avec "Satchel Charge" au pochoir sur la toile était posé sur le sol à côté du blessé. Martin a doucement soulevé la tête de l'homme et a poussé les explosifs sous sa tête pour en faire un oreiller.

"Hé, Duffy", a dit Martin. "Tu m'entends ?"

Le soldat Duffy a ouvert les yeux, qui ont roulé du visage de Martin à Keesler et vice-versa. Il a souri. "Qu'est-ce qui vous a pris si longtemps ?"

"Vous êtes censé lever la main quand vous voulez un serveur." Martin a sorti son couteau et a ouvert la manche ensanglantée.

Duffy riait. "Je vais juste... prendre le T-bone et..."

Une balle a ricoché sur un rocher derrière eux. Martin et Keesler ont tous deux esquivé. Deux autres coups de feu ont fait rebondir la terre.

"Hey !" cria Keesler. "Stupides trous du cul, vous ne voyez pas les croix rouges peintes sur nos..."

Une balle a touché Keesler et l'a fait tourner en rond. Il s'est mis à crier quand il est tombé par terre.

Martin a rampé vers son copain. "Où as-tu frappé ?" "Je ne... Je ne..."

Les tirs de mitrailleuses ont ratissé le talus derrière eux.

Martin a arrêté Keesler sur le tronc de l'arbre. Il a saisi son 45 mm et a jeté un coup d'œil sur le tronc. Deux balles ont fait éclater l'écorce. Martin a esquivé.

"C'est un putain de tank !"

Chapitre 5

Calendrier : Temps modernes, Philadelphie, États-Unis

Donovan a frappé. Au bout d'un moment, Sandia est venue à la porte, les Pages Jaunes ouvertes à la main.

Elle le fixa du regard.

"Ça vous dérange si je regarde encore une fois ces papiers ?" a-t-il demandé.

Elle n'a pas répondu tout de suite. Il l'a regardée toucher sa tempe droite et lui fermer les yeux.

Elle souffre, pensait-il. Peut-être un mal de tête. "Je voudrais..." Elle semblait perdre la raison.

Donovan a rempli les blancs. Elle aimerait que je regarde à nouveau les papiers. "Ok".

Elle s'est détournée pour retourner vers la chambre de son grand-père.

Donovan est entré dans la maison, puis l'a suivie en fermant la porte derrière lui. Cette fois-ci, il a fait plus attention à la maison. Tous les sols étaient en linoléum, chaque pièce ayant une couleur et un motif différents. Aux endroits où il était usé et déformé, quelqu'un l'avait cloué avec des clous de toiture. Il voyait de temps en temps des tapis jetés, et les rideaux à froufrous des fenêtres semblaient avoir été lavés et repassés récemment par quelqu'un.

Lorsqu'ils sont entrés dans la pièce, son grand-père s'est redressé et a adopté une attitude de défi.

"A l'aise, soldat", a dit Donovan, en essayant d'alléger les choses avec un peu d'humour.

De façon surprenante, le grand-père Martin s'est mis une main noueuse sur le front en guise de salut, puis s'est un peu détendu.

"Assieds-toi là, si..." Sandia se dirigea vers un canapé recouvert d'un couvre-lit marron et jaune.

Donovan s'est assis sur le canapé et a posé sa mallette sur le sol à ses pieds. Sandia a apporté la pile de papiers, les a placés à côté de lui, puis s'est assise de l'autre côté. Elle portait une longue jupe bleu délavé. C'était peut-être à la dernière mode ou un coup de main. Sa blouse était blanche comme une coquille d'œuf, avec des boutons bleus en plastique sur le devant.

Il a étudié ses yeux pendant un moment. "Avez-vous mal à la tête ?"

Elle a touché le centre de son front. "Parfois, le matin." Elle a couru en agitant les doigts sur son front jusqu'à la tempe gauche, en appuyant fort. "Celle-ci, toute la journée."

"Avez-vous pris quelque chose pour cela ?"

Elle a rétréci ses yeux sur lui, essayant manifestement de comprendre. "Analgésique, ibuprofène, aspirine..."

Sandia haussa les épaules et regarda ses mains, maintenant serrées sur ses genoux. "Des pilules ?"

"Nous n'en avons pas."

Donovan a ouvert sa mallette et en a sorti une bouteille

d'Excedrin. Il a serré deux pilules dans sa main et les lui a tendues.

Elle a mis les pilules dans sa bouche et a commencé à les mâcher. "Non ! Ne..."

Sandia a fait une grimace, et il a cru qu'elle allait cracher l'aspirine.

Il a pris une bouteille d'eau dans sa mallette. "Tu dois boire de l'eau avec eux." Elle a pris la bouteille et a bu l'eau. "Ugh." Elle a sorti sa langue et a bu davantage.

"Goût comme..."

"Oui, je sais. Mais au moins, ils devraient aller travailler assez vite comme ça." "Merci..." Elle a rendu le flacon, puis a passé les doigts en tremblant sur sa lèvre inférieure. "Merci."

Donovan a pris les papiers de sortie de M. Martin et a jeté un coup d'œil sur les informations. Date d'entrée en fonction : 2 mars 1942. Occupation militaire : Porteur de déchets. Batailles et campagnes : Bataille de Tarawa, 20 novembre 1943. Bataille de Kwajalein, 1ER février 1944. P.O.W. du 1ER février 1944 au 3 février 1944. Récompenses et citations

"Holy smokes !" Donovan a regardé fixement la boîte intitulée "Prix et citations". Il a regardé M. Martin, qui a regardé de Donovan à sa petite-fille.

"Trois médailles de la Purple Heart", a lu Donovan. "Trois Étoiles de Bataille de Bronze, et deux Étoiles d'Argent." Il a regardé Sandia. "Avez-vous lu ceci ?"

"Je ne peux qu'avec..." Elle se mit debout, quitta la pièce et

revint bientôt avec un livre épais. Elle le lui a remis.

"Dictionnaire. Vous devez chercher les mots au fur et à mesure que vous les lisez ?" Elle a fait un signe de tête.

"Laissez-moi vous expliquer cela. La Purple Heart est décernée à un soldat blessé au combat. Votre grand-père a reçu trois Purple Hearts." Il lui a jeté un regard. "Une Étoile de Bronze" signifie qu'il a fait quelque chose d'héroïque sur le champ de bataille, probablement qu'il a été blessé ces trois fois parce qu'il a reçu trois Étoiles de Bronze. Et deux Étoiles d'argent. Ils ne donnent pas ces choses à la légère. Une Étoile d'argent est juste trois échelons en dessous de la Médaille d'honneur du Congrès. Il a fait quelque chose de plus qu'héroïque, et il l'a fait deux fois, probablement en sauvant la vie de soldats sous le feu ou en détruisant un nid de mitrailleuses à lui seul, quelque chose comme ça".

Sandia a pris la main de son grand-père. "Il ne parle jamais de ces choses, mais je sais toujours qu'il est mon héros."

Le vieil homme sourit alors que ses yeux s'humidifient.

"Ouais", a dit Donovan. "Les soldats qui sont revenus de la guerre en se vantant de leurs exploits se sont généralement avérés être des commis à l'approvisionnement ou des cuisiniers. Les vrais combattants ne parlent jamais de ce qui s'est passé sur le champ de bataille." Il a lu d'autres extraits de l'ancien document. "Tout en bas, il est dit qu'il a été démobilisé en 1945 en vertu de la section 8 et envoyé à Byberry. Mais qu'est-ce que c'est que ça ? L'homme a vécu l'enfer, dans deux grandes batailles dans le

Pacifique, il a servi au-delà de l'appel du devoir, et il s'est fait tirer dessus plutôt méchamment. En plus de tout ça, il a été prisonnier de guerre. Il aurait dû recevoir un défilé de téléscripteurs sur Broadway à New York. Mais au lieu de cela, ils l'ont envoyé à Byberry, quoi que ce soit." Il a retourné la page, mais le dos était vierge. Il a regardé Sandia. "Sais-tu ce qu'est Byberry ?"

Elle a secoué la tête. "Désolé".

Donovan a regardé M. Martin. Le vieil homme avait un mince sourire sur le visage.

Il comprend tout ce que je dis, mais il n'est qu'à une demi-bulle près.

Donovan s'est tourné vers Sandia. "Quand a-t-il reçu pour la dernière fois un chèque d'invalidité ?"

Elle s'est rendue au bureau et est revenue avec une déclaration imprimée.

"Ah", a dit Donovan. "C'est arrivé avec son chèque. Il est daté d'il y a presque trois mois."

"Oui, à ce sujet."

"Que faisait-il habituellement lorsqu'il recevait ses chèques ?"

"Il va à la banque, puis à l'épicerie."

Sandia était un peu moins tendue, et son front s'était adouci. "Comment va ta tête ?" Elle a souri pour la première fois. "Bien."

"Votre grand-père a-t-il eu une attaque au moment où les contrôles ont cessé ?" "Quand cette lettre arrive, il dit des gros mots, commence à trembler et tombe à genoux. Je l'aide à se

coucher."

"Oui, ça a dû être un sacré choc." Elle a fait un signe de tête.

"Puis-je voir votre cuisine ?"

Sandia avait l'air perplexe, mais elle a ensuite secoué la tête. Elle s'est levée et a ouvert la voie vers la cuisine.

Donovan a vu un demi-pot de beurre d'arachide Skippy sur le comptoir, ainsi que quelques tranches de pain et un pot d'olives. Le réfrigérateur ne contenait rien d'autre qu'un demi-bloc de fromage Limburger.

Il était consterné, mais il a tenu sa langue... pour le moment.

Les comptoirs, la table et la cuisinière étaient d'une propreté irréprochable. Il a ouvert la porte d'une armoire et a trouvé un ensemble de plats bien empilés. Dans l'armoire suivante, où l'on pouvait s'attendre à trouver du sucre, du sel, des haricots et d'autres aliments de base, se trouvait une petite boîte de poivre noir.

"Je dois aller m'occuper de quelque chose", a dit Donovan à Sandia. "Je serai de retour dans une demi-heure. Est-ce que ça va ?"

Elle lui a pris la main. "Ces pilules font tellement mieux pour les maux de tête." "Bien. Je vais vous les laisser, mais n'en prenez pas plus de quatre par jour. Vous comprenez ?"

Sandia sourit. "Oui." "Et ne les mâchez pas."

* * * * *

Donovan était de retour en vingt minutes, avec trois repas Big Mac et trois Super-Sized Cokes.

Quand Sandia a ouvert la porte, ses cheveux étaient tombés et brossés. Ils encadraient son visage dans des tourbillons ondulés et tombaient presque sur ses épaules. Elle a souri, montrant une série de dents blanches et régulières.

L'aspirine, le médicament miracle.

"Votre grand-père aime-t-il le hamburger ?" "Oh, oui."

Ils ont déplacé la table basse devant M. Martin et ont étalé la nourriture. Sandia et Donovan se sont assis sur le sol en face du vieil homme.

"McDonalds fait les meilleures frites du monde", a déclaré Donovan en plongeant l'une d'entre elles dans une piscine de ketchup.

"Mmm..." dit Sandia autour d'une bouchée de hamburger. "Sooo good."

Son grand-père sourit et acquiesce. Même s'il lui manquait quelques dents, il n'avait pas de problème avec le hamburger et les frites.

Sandia a dit : "Quand grand-père allait à l'épicerie..."

"Comment est-il arrivé là ? demanda Donovan en prenant une gorgée de son Coca. "Il a une voiture dans ce garage."

"Quand je vous ai interrogé à ce sujet tout à l'heure, vous avez

dit qu'il n'en avait pas." "Vous demandez à l'automobile."

"Oh, oui. Je suppose que oui. Alors, grand-père a conduit jusqu'au magasin et a fait les courses ?"

"Parfois, je monte aussi avec lui."

"C'est incroyable, qu'il conduise encore."

Une demi-heure plus tard, Donovan a dit au revoir à Sandia et à son grand-père.

* * * * *

Quand il est monté dans sa Buick, il a appelé son ami à l'hôpital.

"Camel", Donovan a parlé dans son téléphone, "J'ai besoin d'un diagnostic." "Ok, tirez."

"Elle parle dans un anglais approximatif, mais pas d'insultes ou d'inintelligibilité, et il n'y a pas d'accent étranger. C'est juste que certains mots manquent, et que d'autres ne sont pas disposés dans le bon ordre. Elle a des maux de tête, peut-être comme une migraine".

"Uh-huh", a dit Camel. "Elle a la nausée ? Et a-t-elle une vision floue ?"

Donovan a démarré la voiture et s'est arrêté dans la rue. "Je ne sais pas. Je vais lui demander."

"Si c'est le cas, elle pourrait avoir un hématome sous-dural, qui est un caillot de sang sur le cerveau, ou il pourrait s'agir d'une tumeur dans la zone de Broca du lobe frontal de son cerveau.

C'est de là que vient la parole".

"Putain de merde !"

"Ouais. Espérons que l'hématome est un peu plus facile à traiter. Elle a besoin d'un scanner, bientôt. Ces choses ne peuvent qu'empirer."

"Pouvez-vous faire le scanner ?"

"Donovan, je suis un stagiaire de première année. Je ne peux rien faire d'autre que suivre les médecins et prendre des notes. Quel genre d'assurance a-t-elle ?"

"Pas d'assurance, pas d'argent."

"Eh bien, alors emmenez-la aux urgences. Ils ne peuvent refuser personne, même s'ils sont fauchés. Je suis aux urgences demain soir, deuxième équipe. Amenez-la après minuit, et si les vrais médecins sont d'accord avec mon diagnostic, peut-être que je pourrai aider à faire quelque chose."

"Merci, mon pote". Son téléphone a émis deux bips. "J'ai un autre appel qui arrive, Camel. On sera là demain soir."

"Bon, à plus tard. N'oubliez pas le GFDW ce week-end."
"Bien". Donovan a raccroché, puis a pris l'autre appel. "Allô ?"
"Mon Dieu, vous êtes difficile à joindre."

Bon sang ! Pourquoi n'ai-je pas vérifié l'identification de l'appelant ?

"Bonjour, Chyler."

Pourquoi ne me laisse-t-elle pas tranquille ?

"Qu'est-ce que vous faites ?" "En route vers un emploi". "Quel métier ?"

"Un travail pour lequel je suis en retard. Que voulez-vous ?
"Je veux juste parler."

"Nous n'avons rien à nous dire."

"Et les deux ans que je t'ai accordés ?" "Vous m'avez donné deux ans ?"

"Oui, je l'ai fait. Pourquoi ne pouvons-nous pas réessayer ? Tu sais que je t'ai toujours aimé." Chyler s'est arrêté un instant.
"Et je t'aime toujours."

"Tu m'as quitté. Tu te souviens ?" "C'était peut-être une erreur de ma part." "Aurait pu être ?"

"Je veux juste aller boire un verre. C'est tout." "Je t'ai dit que j'étais en retard pour un travail ?"

"Pas maintenant. Peut-être demain soir. On pourrait aller au dernier siège du Hindenburg."

"Je déteste cet endroit stupide, et de toute façon, je suis occupé demain soir", a déclaré Donovan.

"Avec qui ?"

"Ça ne vous regarde pas."

"C'est cette fille de l'arbitrage, n'est-ce pas ?" "Non."

"Quel est son nom ?" "J'ai oublié."

"Je vais le découvrir, tu sais."

"Au revoir, Chyler."

"Que diriez-vous de la Journée mondiale du développement durable ce week-end ?" Donovan a éteint son téléphone et l'a jeté sur le siège du passager.

Dix minutes plus tard, il était toujours en colère quand il

est arrivé rue Wilbert, en rentrant chez lui pour récupérer son camion. Il a dû se calmer et aller terminer le projet Wickersham avant la nuit.

Chapitre six

Calendrier : 1623 avant J.-C., en mer dans le Pacifique Sud

L'atmosphère était lourde et oppressante, l'air presque liquide. La basse pression mettait les nerfs de tout le monde à rude épreuve. Les nuages d'orage bouillonnaient plus haut, provoquant une obscurité précoce.

Ce fut un soulagement lorsque les premières gouttes de pluie se sont mises à modeler les canoës, brisant la tension.

Lorsque le vent et les vagues ont commencé à se lever, Akela et Lolani ont lancé de longues cordes vers les autres canoës. Ils ont fixé les cordes entre les trois canots mais les ont gardées assez loin l'une de l'autre pour qu'elles ne se heurtent pas et ne causent pas de dégâts.

Ils descendaient les voiles, les rangeaient dans le fond des canoës et s'assuraient que tout le reste était attaché. Ils ont placé les enfants au centre des trois plates-formes sous les toits de chaume des palmiers, avec une femme pour chaque groupe. Les autres adultes s'occupaient des pagaies. Ils devaient garder les étraves des canoës pointées vers les vagues qui venaient, sinon ils risquaient de chavirer. Comme leurs canoës n'avaient pas de gouvernail, les pagaies étaient le seul moyen de contrôler les bateaux. À minuit, les vagues culminaient plus haut que le sommet des mâts, tandis que le vent emportait les calottes

blanches écumeuses.

Une forte odeur d'êtres vivants était brassée par les vagues, et à cette odeur se mêlait l'odeur occasionnelle de l'air frais, raréfiée par les coups de foudre constants.

Les minuscules embarcations remontaient le long des côtés avant des énormes vagues, se balançant sur le dessus, où le vent les fouettait, et glissaient le long du côté arrière dans le creux profond entre les vagues où le vent tourbillonnait et s'agitait.

La foudre s'est abattue de nuage en nuage et a frappé la mer autour d'eux, tandis que le tonnerre assourdissant les a attaqués de tous côtés.

Les hommes et les femmes ont lutté pendant des heures avec leurs pagaies pour maintenir les bateaux pointés dans les vagues. Ils n'avaient jamais de pause pour manger ou boire. À tour de rôle, ils ont fait sortir l'eau de mer qui menaçait constamment de submerger leurs fragiles embarcations. Tout le monde était épuisé, leur corps était fatigué, mais il n'y avait même pas un instant de repos.

Un éclair a traversé la face inférieure des nuages d'orage, provoquant un coup de tonnerre instantané.

Comme frappé par la foudre, le canoë du milieu s'est élancé vers le haut depuis la crête d'une vague imposante et s'est renversé lorsqu'il a heurté l'eau. Les gens et les animaux ont été jetés dans la mer tourbillonnante, tandis que certains ont coulé avec le bateau chaviré.

Les deux cordes se sont tendues pendant que le canoë

descendait, tirant les deux autres bateaux vers lui.

Akela a attrapé son couteau, et alors même que les hommes et les femmes avec des enfants serrés dans leurs bras se tiraient le long de la corde vers lui, il a commencé à trancher la corde. S'il ne la détachait pas, le canoë du milieu les tirait tous vers le bas.

Kalei, dans le troisième canot, a réalisé ce qui se passait alors que son bateau était tiré vers le bateau du milieu qui coulait. Il a essayé de détacher la corde, mais le nœud mouillé était trop serré. Il a pris son couteau et a commencé à couper la corde.

Les gens qui s'accrochaient à la corde criaient sur Akela alors que son couteau de pierre sciait les fibres humides. Finalement, il a coupé, et la corde tendue s'est détachée, laissant les gens nager frénétiquement, essayant d'atteindre les deux bateaux restants.

Akela est resté debout un moment, figé de terreur devant ce qu'il avait fait.

Hiwa Lani a plongé dans l'eau et a nagé jusqu'à une femme qui essayait de nager jusqu'au bateau tout en tenant la tête de deux enfants au-dessus de l'eau.

Akela a lâché son couteau et a plongé dans la mer déchaînée.

Ensemble, Hiwa Lani et la femme ont tiré les deux enfants vers le canoë. La mère est montée dans le canot, et Hiwa Lani a poussé les enfants jusqu'à elle. Hiwa Lani a cherché les autres dans l'eau.

Akela a pris un enfant dans les bras de la mère et a fait basculer le petit garçon sur le dos. "Tiens bon, Mikola !" cria Akela en se dirigeant vers son canoë.

Mikola a enroulé ses bras autour du cou d'Akela et a tenu bon.

Les personnes dans les deux canoës pagayaient de côté, se rapprochant ainsi de ceux qui étaient dans l'eau.

Akela a poussé le garçon dans les bras d'une femme qui l'attendait dans le canoë et s'est préparée à nager vers une fille qui luttait contre le vent et les vagues.

Les deux canoës étaient maintenant proches l'un de l'autre au-dessus du bateau coulé. La tempête faisant toujours rage, il était impossible de savoir combien des dix-huit adultes et enfants du bateau du milieu avaient été tirés de l'eau.

Akela a fait un tour d'horizon et a jeté un coup d'œil, à la recherche de quelqu'un encore dans l'eau.

Hiwa Lani a nagé jusqu'à lui. "Je ne vois plus personne", cria-t-elle à travers le vent hurlant.

"Et moi non plus."

Alors que les deux hommes s'approchaient de la crête de la vague suivante, ils ont continué à chercher d'autres victimes dans les eaux. A chaque éclair, ils balayaient la mer tourbillonnante.

C'est alors qu'Akela a vu une femme dans son canoë, criant et agitant les bras. Le son de sa voix a été arraché par le vent, mais il a pu voir qu'elle était agitée par quelque chose.

Elle a pointé l'eau du doigt et a crié frénétiquement. Les autres personnes dans le canot ont crié et pointé du doigt l'eau.

"Il y a quelqu'un en bas !" cria Hiwa Lani.

Tous deux ont pris de profondes respirations et ont plongé sous les vagues.

La foudre constante au-dessus a projeté une étrange lueur verdâtre dans l'eau. Dans cette lumière fantomatique et pulsée, Akela a vu le canoë renversé à trois mètres en dessous d'eux, s'éloignant lentement. Il fit signe à Hiwa Lani, et elle hocha la tête.

Ils ont nagé vers le canoë et sont descendus en dessous.

Sous le bateau, Akela a vu les jambes d'un enfant qui battait l'eau. Il a pu voir qu'elle était prise dans les cordes. Il a nagé jusqu'à elle, puis est monté à côté d'elle. Sa tête s'est enfoncée dans une petite poche d'air emprisonnée par le canoë renversé. Dans la lueur verte vacillante, il pouvait voir la terreur dans ses yeux, ainsi que dans les yeux du porcelet qu'elle tenait dans ses bras.

La fille a saisi Akela par le cou. "Akela, je savais que tu viendrais me sauver."

Hiwa Lani s'est approchée d'eux. Elle a pris de l'air et a regardé de l'un à l'autre, les yeux écarquillés. Elle a souri.

"Lekia Moi", reprit-elle, "qu'est-ce que je t'ai dit sur le fait de jouer avec ton cochon sous les bateaux ?"

L'enfant de huit ans a ri et a libéré un bras pour la serrer dans ses bras. "Je t'aime, Hiwa Lani."

Le canoë gémit et se déplace sur le côté.

Le porcelet couinait, et les autres regardaient le dessous du bateau qui se déplaçait latéralement ; leur bulle d'air allait bientôt s'échapper par le côté du bateau basculant.

"Si nous allons au fond de la mer," dit Hiwa Lani, "tu ne m'aimeras pas autant." "Prends trois grandes respirations, Lekia Moi," dit Akela, "puis nous devons remonter dans la tempête."

Lekia Moi a commencé à respirer profondément.

Hiwa Lani a libéré la fille des cordes et a éclaboussé le visage du cochon d'eau pour lui faire reprendre son souffle. Elle a poussé le cochon vers le bas et au-delà du bord du bateau.

"Prêt ?" a demandé Akela.

"Oui", dit la jeune fille, et ils se sont esquivés. Akela et Hiwa Lani, qui gardaient la fille entre elles, ont vite surgi dans le vent hurlant et la pluie battante.

Ils se trouvaient à vingt mètres des deux canots restants, qui étaient maintenant arrimés ensemble.

Akela a vu le cochon se diriger furieusement vers les canoës et au-delà du cochon, il a pu voir la mère de la jeune fille agiter les bras et crier de joie à la vue de sa fille.

Un des jeunes hommes du bateau a attrapé le bout d'une corde et a plongé dans l'eau.

Il s'est approché du porcelet. Il a coincé le cochon sous son bras pendant que les autres les ramenaient tous les deux au bateau.

Akela a mis Lekia Moi sur son dos et s'est dirigé vers les canoës, avec Hiwa Lani qui nageait à ses côtés.

Chapitre sept

Calendrier : 31 janvier 1944. Invasion américaine de l'île de Kwajalein, dans le Pacifique Sud

Les tirs de mitrailleuses japonaises ont fait éclater le sommet de la bûche, envoyant des éclats et des écorces en l'air.

Martin a rampé jusqu'au bout de la bûche, a retiré son casque et a jeté un coup d'œil rapide. Il a reculé la tête d'un coup sec. "Trois chars !" Il a rampé jusqu'à Duffy et Keesler. "Il y a trois de ces fils de pute qui viennent droit sur nous." Il a mis son casque et a bouclé la sangle sous son menton.

Le cliquetis rythmé des traces de chars s'est rapproché.

Martin a jeté un autre regard et s'est baissé. "Vingt mètres", murmure-t-il. Il a jeté un regard furieux, mais ils n'avaient nulle part où aller.

Il a jeté un nouveau coup d'œil sur le journal de bord. Les chars étaient si proches maintenant qu'il se trouvait sous la ligne de mire des artilleurs. Les chars de gauche et de droite rataient leur carnet de route, mais le char du centre venait droit sur eux.

"Putain de merde !"

Il a regardé les deux autres hommes. Duffy était allongé à côté de lui, et Keesler était de l'autre côté de Duffy, tenant son côté, où le sang trempait sa chemise.

"Qu'allons-nous faire ?" a demandé Duffy.

Martin a attrapé l'épaule de Keesler et l'a rapproché. Il a regardé le char, puis a regardé un peu plus loin sur sa gauche. Il a attiré les deux hommes vers lui.

"Baissez vos têtes".

Un instant plus tard, les marches du char se sont écrasées sur le rondin et se sont arrêtées. Le conducteur à l'intérieur a fait tourner le moteur, et le char s'est précipité vers l'avant, sur la bûche.

Keesler s'est mis à crier lorsque le char s'est élevé au-dessus d'eux.

La bûche a commencé à se fendre en éclats lorsque les trois hommes se sont serrés les uns contre les autres, se pressant dans la terre.

Soudain, le char a basculé vers l'avant, et ils ont regardé le ventre huileux de la bête métallique, à quelques centimètres à peine au-dessus de leur tête.

Le rondin gémit lorsque le lourd char d'assaut s'appuie et continue de ramper vers l'avant, à cheval sur les trois hommes.

Finalement, le réservoir est passé devant eux et les a laissés dans un nuage de gaz d'échappement diesel puant.

"Mon Dieu !" dit Duffy. "Est-ce qu'on vient de se faire écraser par un tank ?"

"Oui", a dit Martin.

Ils ont regardé les chars avancer dans un petit ravin, puis faire un demi-tour vers la droite.

"Où vont-ils ?" chuchota Martin.

"Qui s'en soucie ?" a dit Keesler. "Tant qu'ils ne reviennent pas par ici."

Les chars se sont alignés et se sont arrêtés à une cinquantaine de mètres. Ils ont fait pivoter leurs tourelles légèrement vers la droite.

Apparemment, ils étaient en contact radio les uns avec les autres, car leurs mouvements étaient coordonnés.

"Nos garçons sont en bas quelque part", a dit Martin.

Un instant plus tard, les chars ont ouvert le feu avec leurs canons de soixante-quinze mm.

Les trois hommes ont regardé les obus frapper un bunker en béton à une centaine de mètres de là.

Ils ont entendu un cri, puis un soldat s'est enfui du bunker. "Hé," dit Duffy, "c'est l'un des nôtres !"

Un mitrailleur dans l'un des chars a abattu le soldat. "Fils de pute !" cria Keesler.

Les chars se sont à nouveau ouverts avec leurs soixante-quinze. "Ils ont nos gars coincés là-dedans", a dit Duffy.

"Et ils les font exploser en morceaux", a déclaré M. Keesler.

Martin a saisi les quatre grenades à main suspendues aux bretelles de Duffy. "Mais qu'est-ce que vous faites ?" a demandé Duffy.

"Je vais voir si je peux les ralentir."

"Ils vont vous couper en morceaux", a dit M. Keesler. "Oui,

je sais."

"Ici". Duffy a retiré le sac à dos de sous sa tête. "Vous aurez besoin de ça." "Qu'est-ce que c'est ? a demandé Martin.

"Charge de sacoche".

"Comment ça marche ? Martin a pris le paquet et l'a examiné.

"Poussez-le dans un endroit étroit sous le réservoir, attachez cette corde en vous éloignant."

"Jusqu'où ?

"A au moins vingt mètres, ou derrière un des autres chars. Puis tirez sur la corde, et elle explosera en plein ciel."

"Qu'y a-t-il à l'intérieur ?" "Deux livres de TNT." "Très bien."

Martin a mis les quatre grenades dans son sac médical, a glissé la sangle de la charge de la sacoche sur son épaule et a couru vers les chars.

Il s'est laissé tomber au sol à côté du premier char, attendant qu'il tire son canon.

Dès que le coup est parti, Martin a sauté sur le char, a retiré la goupille d'une de ses grenades et l'a fait rouler à l'intérieur du canon du canon.

Il a sauté au sol et a couru à l'arrière du second char.

La grenade a explosé, fendant le canon du premier char.

Martin a rampé sous le deuxième char, a coincé la charge de la sacoche dans l'espace au-dessus de la semelle, et est sorti en courant, en enfilant le cordon du détonateur sur le sol.

Un soldat japonais dans le premier char a poussé la trappe et s'est tenu dans l'ouverture, jetant un coup d'œil autour.

"Il va voir Martin", a dit M. Keesler.

Duffy a cherché son fusil. Il l'a repéré, à dix mètres de là, mais un des chars l'avait écrasé. Il a pris le 45 de Keesler dans son étui.

"Que faites-vous ?" cria Keesler.

Le soldat japonais a repéré Martin et a levé son pistolet. "Je vais attirer son attention", a déclaré M. Duffy. "Alors il va nous tirer dessus !"

"Eh bien, je suppose que vous feriez mieux de trouver une couverture." Duffy a tiré sur le soldat japonais. Sa balle s'est détachée de la tourelle. Le soldat japonais s'est retourné, tirant en se retournant.

Martin a secoué la tête au son des coups de feu. Il a vu Keesler ramper sur le tronc d'arbre, puis tendre la main pour aider Duffy à le franchir.

Martin a déroulé le cordon détonateur en se faufilant derrière le troisième char. Le soldat japonais s'est jeté à terre, à la recherche de Martin.

Lorsqu'il a tiré sur le cordon détonateur, l'explosion a secoué la terre, soulevant le réservoir du sol et l'enflammant. La commotion a projeté le soldat japonais à travers la clairière et sur le flanc d'un rocher.

Martin a entendu l'écouille du réservoir au-dessus de lui s'ouvrir en claquant. Il a tiré les goupilles de ses trois grenades restantes et les a fait rouler sous le char. Il a eu cinq secondes pour s'échapper.

Il a sauté pour courir, mais le soldat sur le dessus du char a

tiré un coup, touchant Martin à la jambe droite. Il est tombé, s'est relevé, mais est tombé à nouveau. Il a essayé de ramper pour s'enfuir.

La dernière chose qu'il a entendue, ce sont les trois grenades qui explosent en succession rapide.

Chapitre huit

Il faisait presque nuit quand Donovan a fini et a rangé ses outils.

Les Wickersham sont sortis pour voir son travail, et ils étaient très contents. Mme Wickersham a fait un chèque de 1 500 dollars à l'ordre de Donovan.

"Merci beaucoup". Donovan a rangé le chèque dans son portefeuille. Il a sorti quelques cartes de visite. Non, les mauvaises. Il les a remises en place et a pris six cartes différentes pour les donner à M. Wickersham. "Parlez de moi à vos amis."

"Je le ferai avec plaisir." M. Wickersham s'est approché pour serrer la main.

Mme Wickersham a baissé son téléphone et a serré la main de Donovan. "Je viens de vous donner cinq étoiles de bonheur sur Facebook."

"Merci, Mme Wickersham, et n'oubliez pas que vous avez une garantie à vie. Si quelque chose tourne mal, appelez-moi."

De retour dans son camion, il a sorti son iPhone pour appeler Sandia. "Bonjour".

"Sandia ?"

"Donovan O'Fallon. J'aime vous entendre." "Vraiment ?"

"Oui. J'ai eu deux Excedrin il y a peu de temps. Ne pas mâcher." Il a ri. "Bien. Et pas plus de quatre par jour."

"Oui, vous l'avez dit."

"Hum, tu penses que je pourrais emmener ton grand-père dîner ce soir ?" "Grand-père ?"

"Oui."

La ligne était silencieuse. "Sandia ? Es-tu là ?"

"Je pourrais y aller, juste pour aider grand-père." "Hmm, je ne sais pas."

"Je ne mange pas trop".

"Eh bien, dans ce cas, d'accord."

Alors que Donovan rentrait chez lui pour récupérer sa Buick, il sifflait "Quelque part au-dessus de l'arc-en-ciel".

* * * * *

Le Sabrina's Café, près du Musée d'art de Callowhill Street dans le centre-ville de Philadelphie, était un restaurant familial aux prix raisonnables.

Ils ont trouvé un stand près des grandes fenêtres de la façade, puis une serveuse joyeuse a distribué les menus. Nancy" était écrit à la main sur son badge, suivi d'un smiley avec des moustaches de chaton. "Je reviens tout de suite." C'était une jeune femme robuste, aux cheveux roux et aux mille taches de rousseur.

Grand-père et Sandia étaient assis de l'autre côté de la table par rapport à Donovan.

Ils ont tous deux étudié leurs menus, mais il savait déjà ce qu'il voulait. Nancy est revenue et s'est tenue au bout de la table,

souriante.

Donovan pouvait voir que Sandia avait des problèmes avec le menu et que la serveuse la rendait nerveuse. Ce n'est pas que Nancy était insistante, c'est juste que Sandia ne savait pas comment gérer la situation.

Donovan a jeté un regard de Sandia au grand-père Martin. Il ne se soucie probablement pas de ce qu'il a, tant que c'est de la nourriture chaude.

Au bout d'un moment, Donovan a dit : "Je pense que je vais prendre le poulet au miel."

"Cela pour moi aussi". Sandia a remis son menu à la serveuse. M. Martin lui a remis son menu.

"Faites-en trois poulets au miel", a dit Donovan.

La serveuse a pris des notes sur son bloc-notes. "Voulez-vous de la purée ou du pain?" Elle a regardé Sandia.

"Tu aimes la purée de pommes de terre, non ?" dit Donovan à Sandia. Elle a fait un signe de tête.

"La même chose pour les trois", a déclaré Donovan.

"Mais, brocolis ou petits pois ?" a demandé Nancy à Donovan. "Pois".

"Et que boire ?"

"Est-ce que vous et votre grand-père aimez le thé glacé ?" demanda Donovan. "Oui."

"Ok, du thé glacé sucré", dit Donovan à la serveuse.

"Très bien", a dit Nancy. "Je vais vous apporter des amuse-gueules." Quand la serveuse les a quittés, Sandia a murmuré "Merci".

Nancy est revenue avec leurs boissons, et un panier couvert rempli de tartelettes au fromage et lardons chauds ainsi qu'une assiette de beurres réfrigérés.

Donovan a tendu le panier à Sandia pour qu'elle prenne une tartelette, puis il a fait de même pour le grand-père Martin.

Après que le vieil homme en ait pris un, Donovan en a pris un pour lui-même, puis a pris son thé glacé.

"Beurre".

Donovan a failli jeter le thé sur ses genoux. Il a fixé grand-père du regard. "Tu as dit "beurre" ?"

Le vieil homme fit un signe de tête. "Beurre." Il pointa son couteau vers le beurrier. Sandia a souri et a passé le beurre à grand-père.

"Je suis si heureux de vous entendre dire quelque chose." Donovan a beurré sa tartelette. "Je veux vous parler à tous les deux des maux de tête de Sandia."

"D'accord", dit grand-père en mâchant un morceau.

"Sandia, depuis combien de temps avez-vous ces maux de tête ?" Elle a plissé son front. "Toujours."

"Et ont-ils empiré ces derniers temps, peut-être au cours des dernières années ?" "Oui."

"J'ai un ami..."

Nancy a apporté leur nourriture, et ils se sont penchés

en arrière pour qu'elle puisse placer les assiettes devant eux. "Voyons voir", dit-elle, "cela va être vraiment difficile de se rappeler qui reçoit quoi".

Donovan a ri, puis Sandia aussi.

"Ok", a dit Nancy, "plus de thé ou de pain ?"

"Je pense que nous en avons assez pour l'instant, Nancy", a déclaré Donovan.

"Très bien, si vous avez besoin de moi, sifflez." Avec un sourire, Nancy se dépêche de passer à la table suivante.

Tout le monde était silencieux pendant un moment pendant qu'ils mangeaient. "Très bien", a dit grand-père.

"Oui", a dit Sandia, "c'est si bon".

"J'ai un ami," dit Donovan, "qui est médecin. Je l'ai appelé plus tôt dans la journée et lui ai décrit les symptômes de Sandia". Il a regardé de l'un à l'autre. Ils ont attendu qu'il continue. "Il pense que vous devriez passer des examens."

"Pas d'argent", a déclaré Sandia.

"Il a dit que nous devrions aller aux urgences de l'hôpital demain soir. C'est là qu'il est de service. Ils ne peuvent refuser personne, même s'ils n'ont ni argent ni assurance."

"Qu'est-ce que les tests ?" a-t-elle demandé. "Probablement un scanner."

Sandia a pris une bouchée de poulet et a mâché pendant un moment. "Tu crois que c'est une bonne idée pour moi ?"

"Oui, c'est vrai."

"Grand-père", dit-elle, "pensez-vous aussi ?"

"Oui." Il a pris une bouchée de purée de pommes de terre. "Ok", a dit Sandia.

Après le repas, ils ont mangé un sablé aux fraises pour le dessert.

"Puis-je parler au directeur ?" demanda Donovan à Nancy alors qu'elle rangeait leur vaisselle.

Elle s'est arrêtée, le fixant. "Ai-je fait quelque chose de mal ?" Il a secoué la tête.

"Je reviens tout de suite."

Bientôt, un petit homme au crâne rasé en forme de balle s'approcha de leur table, avec Nancy dans son sillage.

"Qu'est-ce qui ne va pas ?" a-t-il demandé.

"Rien", a dit Donovan. "La nourriture, le service, l'atmosphère... tout est excellent." Le directeur a haussé les épaules et a tendu ses mains à plat, paumes vers le haut.

"Merci" ? Il ne savait évidemment pas où cela allait, mais il était sur ses gardes. C'est alors qu'il a remarqué la carte d'identité sur la courroie de cou de Donovan. "Vous êtes journaliste."

"J'écris une rubrique en ligne où je passe en revue les entreprises de la ville. J'ai plus de dix mille abonnés. Avec votre permission, j'aimerais prendre quelques photos et écrire un article pour la rubrique de demain".

Le directeur avait encore l'air un peu douteux.

"Ce sera un bilan positif, quatre cloches au moins."

Nancy a essayé d'étouffer un rire nerveux, mais il s'est avéré être un gloussement gênant. Elle a appuyé ses doigts sur ses

lèvres. "Désolé".

"Eh bien, alors", a dit le directeur, "oui, bien sûr".

"Si Nancy n'y voit pas d'inconvénient, j'aimerais avoir une photo d'elle, étant sa joyeuse personne au service des clients. Une serveuse de bonne humeur fait toute la différence dans l'expérience du dîner".

Le directeur a regardé Nancy pendant un moment, le front plissé.

"Si je pouvais aller arranger mes cheveux ?" Nancy a ramené une boucle rouge sur son oreille et a jeté un regard de son patron à Donovan.

Donovan a pris sa mallette pour sortir son Canon.

* * * * *

Lorsque Donovan a ramené Sandia et son grand-père chez eux à dix ans, il s'est senti perturbé ou en conflit. Quelque chose le dérangeait, mais il n'arrivait pas à mettre le doigt sur ce qui n'allait pas.

Sandia a ouvert la porte d'entrée et grand-père est entré. Elle se tenait sur la marche au-dessus de Donovan, en souriant.

"Eh bien", a-t-il dit, "je pense que je devrais..." "Vous voulez entrer ?"

Oh, mon Dieu, oui. Je veux entrer, m'asseoir à vos pieds et regarder ces beaux yeux bleus pour le reste de ma vie. "Il est tard." Il savait qu'il n'y avait rien dans leur maison pour le petit

déjeuner. Il savait que son mal de tête reviendrait. Grand-père semblait rationnel à ce moment-là, mais si quelque chose arrivait à Sandia, était-il capable de prendre soin d'elle ?

Le vieil homme pourrait retourner en état de choc, comme il l'a fait quand il a reçu cette lettre des vétérans.

Onze heures seulement s'étaient écoulées depuis qu'elle lui avait ouvert la porte ce matin-là, et déjà il était tellement absorbé par sa vie qu'il avait du mal à s'en aller.

Elle a attendu en silence, en souriant.

S'il entrait maintenant, il savait qu'il passerait la nuit, probablement en dormant sur le canapé, ou en lui parlant pour le reste de la nuit. Ou peut-être qu'il ferait quelque chose d'impulsif et de stupide. Non, il devait être fort. "Je dois vraiment y aller."

"Merci, Donovan."

"J'apporterai le petit déjeuner le matin, si ça vous va." Elle a fait un signe de tête

Il s'est dépêché de descendre la marche jusqu'à sa Buick, puis s'est retourné pour la voir le regarder.

Chapitre neuf

Calendrier : 1623 avant J.-C., en mer dans le Pacifique Sud

Il n'y a pas eu de lever de soleil, juste l'apparition terne et gris plomb des nuages bas qui s'effiloquent devant un vent d'ouest raide. Une pluie froide a frappé le peuple Babatana alors qu'il continuait à lutter contre la mer démontée. Le cœur de la tempête s'était éloigné vers l'est, mais ils pouvaient encore entendre le grondement lointain du tonnerre.

Il leur a fallu toute leur force pour que la proue de leurs bateaux se transforme en vagues de quinze à vingt pieds de haut.

Hiwa Lani était assise avec les enfants et les animaux au centre de l'une des plateformes pendant que les autres femmes et hommes s'occupaient des rames pour maintenir les canoës face aux vagues écumeuses.

Leur toit de feuilles de palmier au toit de chaume s'était envolé pendant la nuit, mais Hiwa Lani a tenu les enfants ensemble en cercle autour des animaux.

"Tenez-vous bien aux cordes et aux uns aux autres", a dit Hiwa Lani, "la tempête sera bientôt terminée." Elle a essayé de garder sa voix ferme et rassurante, mais elle était tout aussi terrifiée que les enfants.

Les deux canoës sont maintenant attachés ensemble, ce qui les empêche d'être emportés l'un par l'autre.

Lentement, en quelques heures, les vagues se sont calmées et en milieu d'après-midi, le soleil a percé les nuages pour illuminer la petite flottille et donner à Akela une chance d'inventorier les dégâts.

Ils avaient perdu un canoë ainsi que toutes les plantes et la plupart des animaux de ce bateau. Le mât du bateau de Kalei, les toits des deux bateaux et une grande partie du gréement avaient disparu. Cependant, les pertes en vies humaines des deux canoës restants se sont limitées à un cochon nommé Cachu, qui avait été emporté par-dessus bord pendant la nuit de tempête.

Ils étaient épuisés, mais au moins tout le monde avait survécu.

Fregata, l'oiseau frégate, bien que trempé d'eau de mer et semblant misérable dans sa cage, était toujours en vie.

Ils ont remercié Tangaroa, dieu de la mer, d'avoir assuré la sécurité de tout le peuple Babatana pendant la longue nuit de tempête.

Le vent les avait emportés loin à l'est de leur route et jusqu'à ce que la mer se calme à son rythme normal, Akela ne pouvait pas lire les houles et les vagues pour s'orienter.

Après les réparations et un bon repas, Akela a relâché l'oiseau de la frégate, et tout le monde l'a regardé s'envoler dans le vent d'ouest. Quand il n'était plus qu'une tache brune sur le ciel bleu, il s'est incliné vers le nord et s'est envolé vers l'horizon.

Akela a établi une route vers le nord, en suivant Fregata. L'oiseau de la frégate sera bientôt hors de vue, mais Akela pourra utiliser la position du soleil pour maintenir sa trajectoire.

À la tombée de la nuit, l'oiseau n'était pas encore revenu, alors Akela a continué vers le nord. En début de soirée et tout au long de la nuit, il a observé les étoiles pour maintenir une ligne droite.

L'oiseau n'était toujours pas revenu au lever du soleil. Le moral de tous s'est élevé lorsqu'il est devenu évident que l'oiseau frégate avait trouvé un endroit pour se poser.

Peu après midi, Akela a crié à sa femme : "Karika, regarde ces nuages !"

Elle fit de l'ombre à ses yeux et regarda vers le nord, où il pointait. "Hum, ce sont de très beaux nuages, Akela."

"Vous voyez comme le fond des nuages est de couleur claire ? Ils sont au-dessus d'une eau peu profonde, peut-être près d'une plage."

"Ah, oui, Akela. Je vois ça maintenant."

"Par là, Metoa", cria Akela à l'homme à la poupe. "Guide-nous par là. Tous les autres, prenez vos pagaies." Akela prit sa propre pagaie et commença à tirer fort contre l'eau.

Le petit Tevita est monté à mi-hauteur du mât pour avoir une meilleure vue sur la mer devant lui. "Des arbres, papa !" cria-t-elle, "Je vois des arbres."

Akela s'est levée. "Oui ! Je les vois, Tevita." Il s'assit à nouveau et caressa sa pagaie encore plus fort qu'avant.

Il n'a pas fallu longtemps avant qu'une île n'apparaisse. Au début, elle semblait n'être qu'un petit atoll, mais à mesure qu'ils se rapprochaient, ils pouvaient la voir s'éloigner d'eux en se courbant vers l'est et l'ouest, et ils ne voyaient qu'un promontoire

d'une grande île.

Quand ils étaient à cent mètres du rivage, Akela a levé la main pour empêcher les autres de pagayer. "Maintenant, regardons si d'autres personnes vivent ici."

Ils se sont assis pendant un certain temps, dérivant lentement parallèlement à la plage de sable où d'énormes palmiers jettent une ombre invitante le long de la ligne de marée haute.

La jeune fille, Hiwa Lani, s'est levée et a mis ses yeux à l'ombre en scrutant elle aussi la plage, à l'affût de tout signe de mouvement.

Akela savait que son peuple avait hâte de débarquer et de marcher sur la terre ferme pour la première fois en deux mois, mais il ne voulait pas qu'ils rencontrent une tribu hostile qui n'apprécierait pas que quarante nouveaux arrivants envahissent leur île.

Akela et Metoa ont détaché les deux bateaux l'un de l'autre pour garder un œil sur le rivage.

Après vingt minutes et aucun signe de mouvement sur la plage, Akela leur a fait signe d'entrer.

Ils pouvaient voir les brisants qui les précédaient et savaient qu'ils allaient être malmenés, mais rien de comparable à la tempête de la nuit précédente.

En gardant leurs étraves pointées vers le rivage, ils ont surfé à travers les déferlantes et se sont glissés dans une petite anse creusée dans la plage. Elle faisait peut-être une centaine de mètres de diamètre et formait un demi-cercle presque parfait. Ils

se sont posés sur du sable blanc et poudreux.

Une fois les canoës sortis de l'eau, les enfants avaient hâte de courir dans les arbres pour explorer l'île.

"Papa, regarde là," dit Tevita, "de jolis arbres à fleurs. Nous devons en cueillir pour notre lei de bienvenue."

"Restez à proximité". Akela surveillait toujours la limite des arbres.

Tevita et les autres enfants n'ont pas protesté en regardant eux aussi les arbres.

Akela les a conduits le long de la plage, leur disant de rester vigilants et d'être prêts à se défendre.

Au bout d'un moment, ils se sont dirigés vers les arbres, à la recherche de pistes. À l'intérieur de l'épaisse ligne de palmiers, ils se sont arrêtés, à l'écoute de sons inhabituels et à la recherche de tout type de structure artificielle.

Ne trouvant aucune piste, ils se sont enfoncés plus profondément dans les bois. Ils ont vu de nombreuses espèces d'oiseaux et de papillons, mais aucun signe de l'homme ou de quoi que ce soit d'artificiel. Lorsqu'ils sont arrivés de l'autre côté de l'île, ils ont pu voir qu'elle avait la forme d'un boomerang brisé qui entourait un grand lagon d'eau bleu pâle.

Entre les cocotiers et sur les bords de la lagune se trouvaient d'autres arbres en fleurs à quatre pétales blancs comme la neige.

En marchant le long de la plage de sable du lagon, ils sont vite arrivés à un gros bloc de corail qui s'était échoué sur le rivage lors d'une ancienne tempête. Au sommet du rocher, ils ont vu

leur frégate, qui se faisait bronzer et lisser ses plumes.

"Regardez là !" Tevita a indiqué la lisière du bois.

Debout dans l'herbe, mâchant nonchalamment une branche de fleurs blanches, se trouvait Cachu, le cochon qui avait été emporté par-dessus bord pendant la tempête. Il a ignoré les gens en mordant une autre branche.

"C'est un bon signe", a déclaré Akela alors que les autres se rassemblaient autour de lui. "Les dieux nous ont conduits à notre nouvelle maison. Nous appellerons cet endroit Kwajalein, le lieu de l'arbre aux fleurs blanches."

Hiwa Lani et les enfants ont cueilli les fleurs des arbres à fleurs blanches, puis les ont enfilées pour en faire des leis de bienvenue pour tous les habitants, et aussi un pour Cachu.

Tous se sont agenouillés sur le sable et ont rendu grâce à Tangaroa, dieu de la mer, Tawhiri, dieu du vent et des tempêtes, et Pelé, déesse du feu.

Le peuple Babatana avait laissé les autres animaux attachés sur les bateaux pendant qu'ils exploraient l'île.

Après s'être assurés qu'il n'y avait pas d'animaux prédateurs, ni de personnes, sur l'île, ils ont déchargé les porcs, les chiens et les poulets pour les laisser courir en liberté.

Ils n'ont trouvé aucune source d'eau douce et ont donc dû collecter l'eau de pluie, mais ils y étaient habitués.

Des centaines de cocotiers et de chênes verts couvraient l'île, mais Akela savait qu'ils devaient marier les arbres jalousement, en s'assurant de ne pas couper plus que l'île ne pouvait se

reproduire. Une île stérile allait bientôt devenir une île désolée.

Le grand lagon était presque entièrement entouré par l'île. Les eaux calmes et céruléennes contenaient de nombreux types de poissons comestibles, dont des coureurs arc-en-ciel, des poissons papillons et des boneheads. Il y avait également une abondance de crabes, d'huîtres, de palourdes et de langoustes.

Ce premier soir-là, Akela a allumé un feu avec ses silex et ils ont préparé un repas chaud pour la première fois depuis plus de deux mois. Tout le monde en avait assez du poisson cru, mais ils hésitaient à tuer les porcs jusqu'à ce qu'ils soient plus nombreux. Les femmes ont donc fait rôtir quatre gros vivaneaux rouges à la broche sur le feu pendant que les enfants rassemblaient un panier tressé rempli de palourdes pour les faire cuire dans les braises. Ils ont également fait cuire des fruits à pain et du taro. Pendant que les femmes cuisinaient, les hommes construisaient des abris temporaires pour la nuit.

Assis autour du feu pour manger et discuter, ils ont réfléchi à l'endroit où ils pourraient construire leurs huttes permanentes et planter le fruit de l'arbre à pain et le taro. Ils ont également parlé de construire deux douzaines de canoës supplémentaires. Ils les positionneraient le long de la plage, au-dessus de la ligne de marée haute. Les migrants de passage verraient tous les canots et penseraient que l'île est déjà très peuplée, et ils passeraient par là pour trouver une autre île où vivre.

* * * * *

Le lendemain matin, ils se sont réveillés au son du gazouillis des oiseaux tropicaux dans les chênes et des mouettes brunes qui travaillent sur le rivage pour les petits poissons et les crustacés.

Après le petit-déjeuner, ils ont marché le long de l'île et à la pointe ouest, ils ont vu une autre île à une courte distance. Plus tard, lorsque le village a été établi, ils prenaient les canoës et exploraient l'autre île.

Ils avaient perdu plusieurs animaux lorsque le canoë du milieu est tombé pendant la tempête, mais ils avaient encore quatorze cochons, plus vingt-trois poulets et deux chiens.

Ils n'ont trouvé aucun serpent ou autre prédateur sur l'île, si bien que les poulets se sont rapidement multipliés et ont rapidement fourni une réserve de viande et d'œufs. Les porcs mettraient plus de temps à augmenter leur nombre.

D'après la taille de Kwajalein et l'abondance des arbres et autres plantes, Akela a calculé que l'île pouvait accueillir jusqu'à quatre cents personnes.

"Cela signifie", a dit Akela à sa femme, Karika, alors qu'ils étaient allongés côte à côte sur leurs matelas, "que nos petits-enfants devront prévoir d'envoyer des gens chercher de nouvelles îles pour la population croissante".

Karika s'est tournée et a posé sa tête sur sa main. "Et cela signifie que vous devrez apprendre à votre petit-fils comment

naviguer sur la mer." Elle a souri à son mari.

"D'ici là, je serai trop vieux pour marcher jusqu'à la mer."

"Alors peut-être que vous devriez enseigner les techniques de navigation à votre fils." "Mais je n'ai pas de..."

Elle a arrêté ses paroles par un baiser et s'est rapprochée de lui.

Chapitre dix

À minuit, Donovan, Sandia et grand-père Martin se sont assis dans la salle d'attente bondée des urgences du centre médical Einstein, sur Old York Road.

Donovan avait loué un fauteuil roulant plus tôt dans la journée et Sandia avait poussé grand-père à l'hôpital.

Ils ont attendu près d'une heure avant de voir l'infirmière de triage.

Lorsque l'infirmière a demandé à M. Martin s'il était le responsable, il lui a donné son nom, son grade et son numéro de série.

"C'est un vétéran de la Seconde Guerre mondiale", a déclaré Donovan, "et il a un problème temporaire de communication verbale."

"D'accord", a-t-elle dit, "allons chercher les informations de Sandia, puis nous reviendrons à la partie financière."

Après avoir entendu tous les détails de l'état de santé de Sandia, l'infirmière lui a attribué une priorité d'urgence de niveau 2.

Au cours de ce processus, Donovan a appris qu'elle s'appelait Sandia Ebadon McAllister, qu'elle avait vingt-et-un ans, qu'elle n'avait jamais été mariée, qu'elle n'avait pas d'enfants et que ses études s'étaient arrêtées à l'âge de huit ans. La disparition de ses parents semble avoir coïncidé avec la fin de sa scolarité.

"Quand verra-t-elle un médecin ?" a demandé Donovan.

"Très bientôt. Nous n'avons pas de niveau un ou deux dans la salle d'attente.

Maintenant, je dois obtenir les informations sur son assurance." "Elle n'a pas d'assurance."

"Situation financière ?"

"Sa famille n'a pas d'argent."

"S'est-elle inscrite à des soins de santé abordables ?"

"Obamacare ?" Donovan a jeté un coup d'œil à Sandia. Elle a haussé les épaules et secoué la tête.

"Non", a dit Donovan.

"Allez au bureau des finances, juste au bout du couloir. Maggie va commencer à s'inscrire aux programmes Affordable Health Care et Medicaid. Nous appellerons son nom sur l'interphone quand le médecin sera prêt à la voir."

* * * * *

Maggie venait de commencer à saisir les informations sur le site web de Affordable Health Care lorsque le nom de Sandia a été appelé par l'interphone.

"Si vous revenez ici", a dit Maggie, "nous finirons cela après l'examen de Sandia." "Très bien", a dit Donovan.

"Allez au bout du couloir sur votre droite. Salle d'examen 4."

* * * * *

Donovan a regardé dans la salle d'examen stérile, puis a garé le fauteuil roulant de M. Martin à côté d'un évier en porcelaine brillante avec des repose-pieds au lieu de robinets.

Une jeune femme portant une veste de laboratoire blanche est entrée dans la pièce.

Donovan l'a regardée étudier le formulaire sur son presse-papiers. Sans reconnaître la présence de personne, elle est passée à la deuxième page.

Elle était mince et séduisante. Ses cheveux couleur caramel étaient coupés très courts et coiffés comme ceux d'un garçon. Elle était séduisante comme une secrétaire de bureau, avec des yeux d'un bleu céruléen qui aurait pu être ciselé à partir du glacier de Mendenhall. Un stéthoscope sortait d'une poche de sa veste de laboratoire.

Donovan pensait qu'elle ressemblait à une lycéenne.

Elle a jeté un regard sur Donovan et M. Martin, puis son regard est tombé sur Sandia.

Donovan ne pouvait pas en être sûr, mais il semblait que les yeux glacés de la femme se réchauffaient au bleu de la Méditerranée.

La femme s'est détournée, a laissé tomber son presse-papiers sur le comptoir et a marché sur le pied levier d'eau chaude. Elle s'est lavé les mains pendant ce qui lui a semblé être une durée

excessive en utilisant environ deux cuillères à soupe de savon antibactérien. Après avoir secoué de l'eau de ses mains, elle les a agitées sous une boîte en métal grise montée sur le mur. La boîte a couiné comme si elle avait sursauté et a craché une longue serviette en papier brun.

Après s'être séchée les mains, elle est allée à Sandia, où elle se tenait à côté de son grand-père. "Je suis Grace." Elle a tendu la main.

Sandia fixa la main tendue.

J'espère qu'elle comprend que Sandia n'est pas snob. C'est juste qu'elle n'a pas de compétences sociales. Je me demande pourquoi ?

N'ayant pas obtenu de réponse, Grace a pris le bras de Sandia, juste au-dessus de son coude et l'a guidée vers la table d'examen. "Assieds-toi ici, s'il te plaît."

Sandia s'est assise sur la table, a fait un petit tour et a ajusté sa jupe de bronzage sur ses genoux.

Lorsque Grace a pris le stéthoscope dans la poche de sa veste, Donovan l'a vue regarder la main gauche de Sandia, puis la sienne.

"Où est-ce que ça fait mal ?" Grace a parlé à Sandia alors qu'elle écoutait son cœur avec le stéthoscope.

"Ici". Sandia a touché le centre de son front et a déplacé ses doigts vers sa tempe gauche.

Grace a retiré le stéthoscope de ses oreilles et l'a laissé pendre autour de son cou. "Et ici ?" Elle a touché le haut de la tête de

Sandia.

"Parfois".

"Avez-vous des nausées le matin ?" Sandia a regardé Donovan.

"Malade à l'estomac", dit-il.

Elle a fait un signe de tête et Grace a écrit sur son presse-papiers. "Excuse-moi, Grace", a dit Donovan.

Elle a levé un sourcil.

"Quand le médecin sera-t-il là ?" "M. Martin-

"Je ne suis pas M. Martin."

"Tu n'es pas le frère de Sandia ?" "Non."

"Oncle ?"

"Non."

"Relatif de quelque nature que ce soit ?" "Non."

Elle a jeté un coup d'œil à la carte de presse accrochée à la sangle bleue et rouge autour de son cou. "Qui êtes-vous ?"

"Je suis Donovan O'Fallon."

Le presse-papiers s'est écrasé sur le comptoir. "Alors vous devrez attendre dehors." "Mais..."

Elle a pointé vers la porte.

Avant de quitter la pièce, il a regardé Sandia pour voir une expression d'appréhension. Il a essayé de la rassurer avec un sourire.

Quand il a ouvert la porte, Grace l'a arrêté. "M. O'Fallon."
"Oui ?"

"Je suis neurochirurgien."

"Oh..." Ouvrez la bouche, insérez le pied. "O-okay, désolé."

Je serai dans la salle d'attente si vous avez besoin de moi."
"Bien".

Chapitre onze

La tête du soldat Martin s'est cognée sur le terrain accidenté. Il a ouvert les yeux pour voir d'étranges formes s'élancer au-dessus de lui. Lorsqu'il a essayé d'attraper sa tête pour empêcher les choses de tourner, il a réalisé que ses poignets étaient liés à son ventre. Son casque avait disparu, laissant l'arrière de sa tête à gratter sur des bâtons, du sable et des pierres. Lorsqu'il a essayé de lever la tête pour la faire décoller du sol, il n'avait pas la force de le faire. Tout ce dont il était sûr, c'est que deux hommes le tenaient par les pieds et qu'ils le traînaient quelque part.

"Arrêtez ça !" a-t-il essayé de dire, mais il est sorti comme un grognement étouffé. Un des hommes a dit quelque chose, mais il n'a pas compris les mots.

Apparemment, il avait été capturé, mais il ne se souvenait ni du comment ni du où.

Ils sont arrivés à une sorte de remblai et les hommes l'ont déposé sur le bord. Il a ouvert les yeux pour voir deux formes kaki au-dessus de lui. Il s'efforça de se concentrer, mais ses yeux semblaient vaciller comme des billes d'ivresse.

Une des formes a dit quelques mots, et l'autre a ri. Martin a réalisé qu'il s'agissait de soldats japonais.

Un portail s'est ouvert en grinçant et a frappé le soldat Martin à la tête. Un des soldats l'a chassé du chemin de la porte. Un autre soldat a mis son pied sur l'épaule de Martin pour le pousser par-

dessus le remblai.

Martin s'est mis à crier en descendant la pente et en se dirigeant vers un fossé au fond. Il a atterri la tête en bas dans un torrent de boue puante. Il a tourné sa tête sur le côté et a haleté pour respirer. Sa vision floue était aggravée par la boue visqueuse qui recouvrait son visage.

Après s'être roulé sur le côté, il a pu lever les mains pour s'essuyer les yeux, mais cela n'a pas aidé. Des objets informes tournaient encore autour de lui comme s'il était sur un manège à l'envers dans une usine à nuages.

Il s'est mis en position assise et s'est rendu compte que la puanteur qui s'élevait de la boue devait être le ruissellement d'une latrine japonaise.

Une forme planait au-dessus de lui. Il a essayé de se sauver en griffant la terre. "Du calme, Soldat, je te tiens."

C'était une voix américaine de l'homme qui le tirait du fossé. "Laisse-moi t'enlever cette corde des mains."

Quelqu'un d'autre lui a versé de l'eau sur la tête. Il a essayé de boire l'eau.

"Attends, mon pote, laisse-moi t'enlever cette merde de la figure. Ensuite, tu pourras boire un verre."

Il a fermé les yeux et a senti l'eau fraîche couler le long de son cou.

"Tenez, prenez un verre, mais pas trop." L'homme tenait une gourde sur ses lèvres.

C'était si bon d'avoir l'eau dans la bouche. Il pouvait sentir

la teinte métallique familière de l'intérieur de la cantine, mais cela n'avait pas d'importance. Pour Martin, l'eau était comme un élixir doux et pétillant.

"Je pense qu'il a un choc d'obus", dit le premier homme.
"Vous avez raison, monsieur, il le fait."

"Tu le connais, Duffy ?"

"Oui, monsieur, c'est un médecin, le soldat William Martin. Je l'ai vu descendre trois chars d'assaut japonais, tout seul."

"Conneries". Comment un seul homme pourrait-il faire ça ?"

"J'ai tout regardé." Duffy a parlé des chars à l'officier. "La trappe du troisième char s'est ouverte, et un Jap se tenait à l'ouverture. Il a tiré dans la jambe de Martin. Il est tombé et a essayé de ramper, mais les trois grenades ont explosé. Il était trop près, l'explosion a bien sonné sa cloche."

"Waaarg". Martin a essayé de demander de l'eau.

"Juste un peu." Le soldat Duffy tenait la cantine sur les lèvres de Martin. "Tu ne veux pas t'étouffer avec."

"Voyez si vous pouvez arrêter le saignement de sa jambe."

"Oui, monsieur. L'arrière de sa tête est aussi frappé."

La vision de Martin commence à s'éclaircir et il peut distinguer l'un des hommes ; c'est un officier de la Marine avec des barreaux de capitaine sur l'épaule.

Il a jeté un coup d'œil autour de lui, essayant de s'orienter. Ils étaient dans une sorte de dépression avec de hauts talus tout autour. Les berges étaient surmontées de rouleaux de barbelés en

accordéon. Deux gardes armés se tenaient devant une porte. Ce doit être là qu'ils l'ont jeté.

"Vous allez bien, soldat Martin ?" demande le capitaine.

Martin a fait un signe de tête. "Ouais, je vais bien." Derrière le capitaine et à vingt mètres de là, il a vu une enceinte de fils barbelés où une centaine de soldats américains étaient détenus.

"Oh-oh," dit Duffy, "voilà le Général Yardstick."

Martin a vu un petit officier japonais qui s'avançait vers eux. Il avait deux soldats armés avec lui, marchant de chaque côté. Ils n'étaient pas très grands, mais tous deux étaient plus grands que l'officier.

L'officier japonais a pointé son bâton de fanfaron vers Martin et a dit quelque chose. Les deux soldats ont saisi Martin par les bras et l'ont mis debout par saccades. "Combien de soldats américains avez-vous mis sur cette île hier ?", a demandé l'officier.

Martin était confus par la question. "Quoi ?"

"Combien ?" s'écrie l'officier, puis il parle au soldat à la droite de Martin. Le soldat a frappé Martin dans les côtes avec la crosse de son fusil.

Martin gémit et s'affaisse en avant, mais l'autre soldat le soutient.

"Arrêtez ça", a dit le capitaine américain. "C'est un non-combattant. Il ne sait rien sur la force des troupes."

"Non-combat ?", a demandé l'officier japonais. "Il a tué trois chars impériaux japonais. C'est comme ça que vous appelez le

non-combat ?"

"C'est un médecin."

"Il est le tueur des soldats loyaux japonais et sera traité comme tel." Il a jeté un regard furieux sur Martin. "Combien d'avions de ligne avez-vous dans l'étang ?" Il pointa son bâton vers l'océan.

Martin le fixa pendant un moment. "William S. Martin, soldat de première classe, 18569488."

L'officier japonais a crié quelque chose à ses soldats.

Un des soldats a tiré les mains de Martin derrière son dos pendant que l'autre homme gardait son fusil sur Martin.

Le soldat japonais a attaché les mains de Martin, puis l'a forcé à s'agenouiller.

L'officier a donné un autre ordre et l'autre soldat japonais a tiré sa baïonnette, l'a fixée au canon de son fusil et a tenu la pointe acérée contre la poitrine de Martin.

"Combien de chars américains avez-vous ici ?"

Martin a fermé les yeux et a serré les dents. "William S. Martin, soldat de première classe, 18569488."

L'officier japonais a crié sur ses soldats. Le premier soldat japonais a tiré son fusil vers l'arrière, se préparant à frapper Martin à la tête, mais avant qu'il ne puisse faire pivoter son fusil, les deux autres soldats américains ont touché la terre, tirant Martin vers le bas avec eux.

Les trois hommes japonais se sont levés et ont regardé vers le son de quelque chose qui sifflait dans l'air. Une seconde plus

tard, un obus de mortier explosa sur le haut du talus. Il fut suivi par trois autres, qui atterrirent à vingt mètres de là. Le bombardement du mortier fut suivi par le bruit lointain des tirs de fusils.

"C'est nos gars !" s'écrie le capitaine américain.

L'officier japonais a levé les yeux pour voir ses gardes à la porte s'enfuir.

Les tirs de fusils ont soulevé la terre le long du haut du talus, puis une torpille Bangalore a été poussée sous la clôture. Elle a explosé, faisant sauter une ouverture de dix mètres dans le fil en accordéon. Ensuite, un peloton entier de Marines américains a chargé à travers l'ouverture et a descendu le talus.

L'officier japonais a crié un ordre à ses deux soldats. Ils levèrent leurs fusils et tirèrent sur le capitaine américain et le soldat Duffy à la tête.

Il a crié à nouveau et les deux soldats ont couru vers l'endroit où les autres prisonniers de guerre étaient enfermés et ont commencé à tirer sans discernement sur les soldats américains non armés. Une douzaine d'autres soldats japonais ont couru vers la cage et ont commencé à exécuter les prisonniers de guerre.

L'officier japonais a sorti son arme de poing et l'a pointée sur la tempe gauche de Martin.

Un coup de feu a retenti et Martin a bronché.

Le pistolet de l'officier japonais est tombé sur les genoux de Martins. Puis il a vu l'officier étendu mort avec un trou de balle dans le front.

Martin s'est mis à genoux pour mettre la main sur le pistolet. Lorsqu'il l'a eu dans la main droite, il a visé du mieux qu'il a pu les soldats japonais qui ont continué à tirer avec leurs fusils et leurs armes de poing dans la cage. Il appuya sur la gâchette et continua à tirer jusqu'à ce que le pistolet soit vide.

D'autres Marines se sont déversés dans l'enceinte, tirant sur les Japonais.

Les soldats japonais ont refusé de se rendre même après avoir manqué de munitions. Jettant leurs armes inutiles par terre, ils ont commencé à combattre les Américains au corps à corps.

Vingt minutes plus tard, un major de la Marine est venu par la porte et a pénétré dans l'enceinte.

Martin était à genoux, le front enfoncé dans la terre. Ses mains étaient toujours attachées derrière son dos.

Le major a jeté un regard sur Martin et les deux Américains morts à ses côtés. Il a dû penser que Martin était mort lui aussi. Il s'est rendu dans la cage où les médecins allaient d'un prisonnier de guerre à l'autre pour voir s'il y en avait qui étaient vivants.

Un des médecins est venu parler au major par l'intermédiaire du fil de fer. "Ils sont tous morts, Major. Cent vingt-deux."

"Mon Dieu. Comment est-ce arrivé ?"

"Je ne sais pas, monsieur. Tout était fini quand nous sommes arrivés ici. Nous avons 34 GI morts dehors." Il a fait signe aux soldats morts éparpillés dans l'enceinte. "Et plus de deux cents Japs morts."

Le major a secoué la tête. "C'est un putain de désastre. Tous

ces prisonniers de guerre, morts."

"Major Joaquin !" s'écrie un des médecins. "Ce type est toujours vivant." Le major se précipite vers Martin.

Le sergent Lampright, l'homme qui a appelé le major, a détaché les mains de Martin.

Le major s'agenouille devant Martin. "Que s'est-il passé ici, mon fils ?" Quand Martin n'a pas répondu, le major Ronald Joaquin a regardé l'infirmier. "Sergent Lampright, vous a-t-il dit quelque chose ?"

"Non, monsieur."

Les yeux du soldat Martin roulaient alors qu'il essayait de se concentrer sur le major.

Des larmes coulaient sur ses joues.

"Que s'est-il passé ?" a demandé le major.

Martin leva une main tremblante, essayant de montrer du doigt les soldats japonais morts, mais ils étaient éparpillés un peu partout et Martin avait du mal à voir clair. "Ils tuaient... des prisonniers de guerre. J'ai essayé... d'arrêter... de les arrêter." Sa main a vacillé et il a recommencé à pointer.

Le major a regardé là où il pointait.

Au-delà des cadavres et sur le bord du revêtement, une escouade de Marines se tenait debout, fumant et s'appuyant sur leurs fusils.

"Ces hommes ??!" Le commandant Joaquin se retourne vers Martin. "Ces GI là-haut ont tué les prisonniers de guerre ?"

Les épaules de Martin tremblent alors qu'il sanglote de façon incontrôlable. Son menton s'est enfoncé dans sa poitrine.

"Monsieur," dit le sergent Lampright, "cet homme souffre d'un grave choc d'obus." Il a tapoté l'épaule de Martin. "Il ne pourra pas vous dire ce qui s'est passé tant qu'il ne sera pas sorti de là."

Le major s'est levé et a regardé le carnage pendant un moment. "Très bien, ramenez- le sur le navire-hôpital." Il a fait face à l'infirmier. "Mais écoutez-moi bien, Lampright. Tu ne dis rien sur cet endroit. Ne dis rien à personne. Tu m'as compris ?"

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.